



MARMITE & MICRO-ONDES

Le Fanzine qui revient quand on ne l'attend pas !

•Le mot du (nouveau) Patron

Philippe Heurtel, fondateur et seul maître à bord de Marmite & Micro-Onde a mené ce fanzine durant sept années avec l'efficacité et le plaisir qu'on sait. Il avait lors de la parution du n°18 évoqué sa décision d'arrêter M&M après un ultime double-numéro, le 19-20. Philippe avait envie de se lancer dans d'autres aventures (toujours littéraires, je vous rassure) et s'occuper pendant aussi longtemps d'un magazine tout seul, même si c'est un plaisir renouvelé, prend malheureusement énormément de temps (j'en sais maintenant quelque chose...)

Il avait dit que Marmite s'arrêterait. On en a décidé autrement. Je n'étais pas d'accord pour voir disparaître un de mes fanzines préféré. Donc, après quelques échanges de mails, puis quelques échanges de poignées de mains et de lourds dossiers, Philippe m'a confié les clés de la Marmite. J'espère m'en montrer digne. Digne de Marmite, et digne de votre fidélité.

Ainsi, quoi de plus naturel, pour rôder la nouvelle formule (et la nouvelle équipe) que de rendre hommage aux noms qui ont fait la réputation de M&M ? J'espère donc que vous prendrez autant plaisir que nous à relire ce pot-au-feu de sept ans de M&M.

Le Patron

Au Menu

Conte Express	Philippe Caza	1
Le festin imaginaire	Jérôme Spen	2
Brocolis Go Home!	Philippe Caza	9
Les chiens de Jean-Pierre.....	Olivier Gechter	11
Cuisine moderne entre amis.....	Tanguy Wasong	15
Le théâtre de Barbe-Bleue	Lucie Chenu	17
Passez à la casserole.....	Thomas Dumoulin	23
Une petite gourmande	Elise Lemay	26
Le goût du secret.....	Jérémy Bélot	28
On a la gastronomie qu'on mérite	Brice Favre	39
Mon grille-pain et moi	Ketty Steward	41
La moutarde me monte au nez.....	Geneviève Demagny	45



**H.S.
n°1**

•CONTE-EXPRESS par Philippe Caza

Il faisait chaud, très chaud. La plaque de beurre de 250 grammes planait à 500 mètres d'altitude, l'œil aux aguets. Soudain, elle repéra une tartine au sol...

Le beurre fondit sur sa proie.

• LE FESTIN IMAGINAIRE de Jérôme Spen

(Une enquête de Stravinsky & Butch)

Edmond Thorpes a les mains tremblantes tant il est fébrile. Il a tout préparé. Lui-même s'est occupé de la conception des cartons d'invitation qu'il est en train d'imprimer. Grâce à un membre de la Loge, il a contacté un staff de cuisiniers et de serveurs réputés pour leur discrétion moyennant finance. Sur la table déjà dressée, les douze couverts en argent sont répartis avec une régularité millimétrique. La salle a été décorée avec des tableaux de grands peintres du 21ème siècle et une cheminée offrira une chaleur apaisante aux convives.

Edmond est nerveux car c'est sur lui que repose le succès de la soirée. En tant que président de la Loge, il a composé le menu et il doit ramener les matières premières pour constituer le repas. Afin de garantir la fraîcheur des victuailles, il ne dispose que d'une seule semaine pour tout rassembler.

Dans une petite salle annexe, une console mémorique est reliée à un télépode. Sur l'ordinateur, Edmond clique pour régler des paramètres du logiciel. Il se choisit un avatar, puis lance le programme de transfert. Le compte à rebours est déclenché. Edmond se place dans le télépode. Il ferme les yeux. A présent, il est obligé de réussir. Cela fait des mois qu'il travaille pour mettre toutes les chances de son côté. Il a répété en simulation le scénario qui va se dérouler. Le plan est simple mais sa facilité est compensée par des méthodes radicales. Le télépode crépite en produisant de terrifiants arcs électriques, des particules incandescentes touchent le corps d'Edmond mais il est déjà ailleurs.



– Ô pauvre Hansel. Tu grelottes... Nous avons mangé les dernières miettes de pain qui restaient. Pauvres de nous, abandonnés par père et mère, seuls dans cette forêt inhospitalière. Qu'allons-nous devenir ?

– Ne crains rien, Gretel. Il fait nuit. Espérons que la mort ne nous emportera pas dans notre sommeil. Espérons que notre sommeil nous fera oublier la faim pendant un moment. Demain, nous marcherons jusqu'à ce que nous sortions de la forêt.

– Tu as raison Hansel. Il ne faut pas se laisser abattre. Après tout, il y a plein d'animaux qui survivent dans la forêt, n'est-ce pas ?

La petite fille maigrichonne se recroqueville et vient se blottir tout contre son frère. Un immense cèdre leur servira de toit pour la nuit.

Le lendemain matin, ils sont toujours en vie mais leur estomac se tord et réclame la becquée tel un oisillon affamé. Alors ils se mettent en route. Après avoir marché toute la journée, les enfants sont épuisés. Ils tiennent difficilement sur leurs jambes. Et soudain, leur salut se présente sous la forme d'une maison construite en pain d'épice.

« Regarde Hansel ! Regarde ! ».

Les deux enfants vont pouvoir enfin manger à leur faim. Gretel court vers la maison, faisant voler ses longs cheveux d'ange. Déjà, elle sent la salive emplir sa bouche, rien qu'à l'idée du festin de friandises. Alors qu'elle se précipite avec ses petits pas d'enfant vers un des murs chocolatés, elle est fauchée par une balle

de 22 long rifle, tirée depuis la forêt. La fillette tombe la tête la première sur le sol poussiéreux, à quelques mètres de la cabane en sucreries. Une tâche rouge et grandissante macule sa chevelure claire. Hansel s'approche de sa sœur, les yeux emplis de larmes. La terreur qu'il ressent le change en statue de cire, un rictus glacé sur le visage. Tranquillement, l'assassin sort des bois pour apparaître au grand jour. C'est un homme massif et Hansel doit lever la tête pour apercevoir son visage. Il mesure au moins deux mètres, sa bedaine doit peser une centaine de kilos et dans ses bras aussi épais qu'un tronc de sycomore, il porte un tube de métal effilé, à l'extrémité profonde et noire comme le fond d'un puits. L'ogre met en joue le garçonnet et lui lance d'une voix caverneuse :

– T'as un problème, moucheron ?

Une deuxième détonation retentit dans la forêt. L'ogre ne fait aucun effort pour soulever les deux petits cadavres et les installer sur son épaule. Leur tête pend dans son dos de façon grotesque. Des deux petits gibiers, s'écoulent quelques gouttes de sang qui viennent salir la redingote du géant avant de tâcher le sol.



Alors que le soleil disparaît et plonge lentement la forêt dans un éclairage mauve orangé, la propriétaire de la maison sucrée rejoint ses pénates. La sorcière est surprise de découvrir deux grosses tâches rouges sur le sol. Du bout du doigt, elle goûte et reconnaît le liquide : du sang jeune et pur ; quel gâchis se dit-elle. Quelqu'un chasse sur le territoire réservée de la sorcière. Si ça se trouve, elle a manqué des proies de premier choix. La sorcière va à l'intérieur

puis saisit son téléphone en massepain pour contacter la police.

Juste après avoir raccroché, la clairière se met à crépiter dans tous les sens. Des nuages de poussière se soulèvent pour former une spirale bruyante. Un violent éclair grille le sucre glacé qui recouvre les tuiles de biscuit, ce qui emplit l'air environnant d'une douce odeur de caramel.

– Rétrograde ! Freine ! Tire le levier d'urgence ! hurle le passager.

Le bolide s'arrête juste devant la maison de la sorcière dans un dérapage plus ou moins contrôlé, évitant de peu une catastrophe. Le passager porte des jeans et une veste en cuir. Il sort pour faire le tour de la voiture et constater d'éventuels dégâts. L'autre est vêtu d'un complet mgris et de lunettes noires très hautes et très larges. A travers l'ocilleton (un bonbon polo), la sorcière examine la carte de police des deux hommes. Celui qui est habillé élégamment se nomme H.R. Stravinsky. Commissaire de Police de l'Imaginaire. Et l'autre, plus débraillé, s'appelle Bill Butch, un nom ridicule se dit la sorcière. Un entretien s'ensuit, puis les flics examinent minutieusement les traces de sang ainsi que les empreintes de pas. Butch ne dit pas un mot et se contente de fixer la sorcière derrière ses lunettes.

Stravinsky s'adresse à son magnétophone : « Deux personnes de petite taille. Des enfants ou des nains. Une grande empreinte, je doute que ce soit un homme. » Il arrête son enregistrement pour s'adresser à la sorcière :

– Il y a des ours dans le coin ? Des grizzlis ?

– Je n'en ai jamais vu en tout cas, Commissaire.

– Et des enfants, vous en connaissez ?

– Hélas non. Pourtant je les aime bien... (comme base de chili con carne pense-t-elle secrètement)

Puis Stravinsky se tourne vers Butch qui a toujours l'air fasciné par la sorcière :

– Butch, tu peux me dire où on est, là ?

– ...

– Butch !! Tu me dis où on est ?

Il sort enfin de sa rêverie et extirpe de sa poche un ordinateur portable. Un clapotis de touches plus tard, il donne sa réponse :

– Hansel & Gretel, paragraphe 4.

A peine a-t-il dit cela qu'il se tourne à nouveau et observe le visage de la sorcière, constellé de furoncles aux formes diverses et variées, et en densité plus forte sur son nez crochu.

– Très bien, dit Stravinsky. On sait qui sont les gosses. Par contre, l'énorme brute... Aucune idée...

Stravinsky & Butch prennent poliment congé de la sorcière et annoncent leur intention de suivre les traces de sang sur le sol, histoire de trouver une piste et de déduire des choses façon Sherlock Holmes. Stravinsky s'est déjà éloigné mais Butch reste en face de la sorcière. Celle-ci ne sait pas très bien ce qu'il lui veut.

– Monsieur ? Vous désirez autre chose... ? Monsieur ! Hého !

– Madame, vous êtes vraiment très laide, lance Butch avant de rejoindre Stravinsky au pas de course. La sorcière reste bouche bée. Jamais on ne lui a fait un tel compliment. Elle qui est si seule dans cette triste forêt. Peut-être que... Elle secoue la tête pour effacer ces pensées puis s'enferme chez elle, de peur que l'assassin ne vienne lui rendre une visite.



L'être minuscule court depuis cents mètres maintenant. Jamais auparavant, il n'avait couru une telle distance à une telle vitesse. Lorsqu'il arrive au village, sa peau bleue est couverte de sueur et il est obligé de s'allonger quelques instants avant de pouvoir parler. Tous les autres schtroumpfs sortent de leur champignon pour se rassembler autour du coureur fatigué. Ils ont des regards inquiets et interrogatifs.

– Alors ! Parle ! dit le grand schtroumpf qui s'impatiente.

Mais les schtroumpf-éclaireur a beaucoup de mal à reprendre son souffle. Il enlève son bonnet blanc pour s'essuyer le front. La schtroumpfette arrive avec un cocktail revigorant à base de salsepareille. Même après une gorgée, les mots sortent difficilement de sa bouche :

– Il... Il... Il arrive.

– Comment ? Mais qui ? Qui ça ? Azraël ?

C'est le Grand Schtroumpf qui se charge de l'interrogatoire. Tous les autres sont pendus aux lèvres de l'éclaireur. Il ravale sa salive et fait non de la tête. Les autres sont rassurés, pas de félicé à l'horizon, c'est tant mieux.

– Gargamel ? ! Il a trouvé le chemin du village, c'est ça ?

Une nouvelle fois, la petite créature secoue la tête. Les visages se détendent. Leur pire ennemi n'est pas sur le chemin du village. Alors quoi. Que peut-il y avoir de pire.

– ... Le krakoukas ? ?

Mais non, ce n'est pas non plus le volatile monstrueux. Cela fait longtemps qu'il ne les embête plus. Peut-être a-t-il migré vers d'autres contrées.

– Ce n'est ni le krakoukas, ni Gargamel, ni son stupide chat ... Alors qui est-ce que ça peut bien être ?



– Un géant... C'est un... géant, pire, un ogre je crois.

– Un ogre ? ! Balivernes, il n'y a pas d'ogre ici. N'était-ce pas plutôt l'ombre d'un arbre qui ploie sous le vent ? demande le Grand Schtroumpf, les mains sur les hanches et le regard suspicieux.

Et voilà que tous les schtroumpfs se tordent de rire, se prennent le ventre et se roulent par terre. Le schtroumpf-éclaireur a vu une ombre et ça lui a fait peur ! Comme cela est amusant ! Mais le coureur ne trouve pas ça drôle. Il prend sur lui pour se relever et hurle :

– Ecoutez-moi, il faut fuir ! Maintenant ! Il m'a vu et je suis sûr qu'il a pu me suivre !

– Schtroumpf-éclaireur ! interpelle le schtroumpf à lunettes, je suis peut-être couard mais je n'ai pas peur des ombres ! Hihihhi !

Le gnome bleu à lunettes n'a pas le temps de terminer son rire qu'une ombre apparaît au-dessus du village. Pas l'ombre d'un arbre, pour sûr. Pareille à une éclipse, une chose immense enveloppe soudain tous les membres du petit peuple dans les ténèbres. Avec la force d'un arbre centenaire qui se casse sous la tempête, la botte de cuir les écrase tous sans exception. Les rires se sont brusquement tus, à jamais. Tout s'est déroulé sans un cri, sans une lamentation. De ses doigts boudinés, l'ogre ramasse un à un les petits cadavres baignant dans une bouillie bleue, et les jette dans un seau. Il en profite au passage pour cueillir quelques champignons, autant de demeures devenues orphelines.



Merlin est un sorcier à la retraite. Il habite à une centaine de kilomètres du village des schtroumpfs.

A l'intérieur de sa petite bicoque, le sorcier à la longue barbe blanche remue une potion dans une marmite. Le vieil homme se sent tendu. Son cœur bat trop vite et oppresse sa poitrine, alors il concocte un médicament à base de plantes médicinales.

L'ogre n'y va pas par quatre chemins. Il défonce la porte en bois massif et pénètre dans la baraque comme le dernier des Wisigoths.

– Que me veux-tu, étranger ? Je n'ai ni or ni argent et je suis usé par la vie, dit Merlin en guise de formule d'accueil. Mais l'ogre n'a que faire de ses palabres. Il le saisit par le col de sa robe bleue et le menace :

– J'ai besoin de toi Merlin. Tu vas me fabriquer un sort, une de tes poudres d'escampette que tu sais si bien préparer.

– Seigneur, si je peux t'aider je le ferai, malgré tes méthodes de rustre.

– Il me faut une formule pour annuler les pouvoirs magiques d'un sorcier.

Merlin ricane doucement et se tient le dos. Ses trois cents ans lui ont rongé la colonne vertébrale.

– Ce n'est pas possible ! Les pouvoirs d'un sorcier sont ancrés en chacun des atomes de son corps. Même après sa mort, la magie subsiste...

– Oui, j'ai déjà entendu cette légende... Dans ce cas, fais un sort qui annule temporairement les pouvoirs d'un sorcier. Et ne me baratine pas. Je sais que c'est possible.

L'ogre relâche Merlin. Celui-ci rajuste sa robe. Après tout, qu'a-t-il à perdre ? Il n'a plus la force de lutter contre un tel géant. Oh, il pourrait utiliser ses pouvoirs, mais depuis quand ne s'en est-il pas servi ? Il est tout juste bon à préparer des potions maintenant. Les incantations, il les a oubliées. La magie noire fulgurante,

son éthique la lui a toujours interdit. Peut-être que la magie ne va pas rester en lui après sa mort, finalement. Le cœur plein de doutes, Merlin vide la marmite pour préparer une nouvelle potion.



– Butch ! Viens voir ! Je crois que j'ai trouvé quelque chose !

Butch fait le gars qui ne comprend pas et Stravinsky a horreur de ça :

– Ben, Strav, c'est une vieille cabane abandonnée... On en trouve des centaines dans la forêt...

– Donne-toi la peine d'entrer et tu verras...

L'intérieur est un capharnaüm où reposent pêle-mêle des appareils électroniques éteints. Une console avec un processeur de trois terrahertz, un oscilloscope 3D dernier modèle, des télépodes à occlusion mémorique, bref, le parfait outillage du braconnier des contes. L'ensemble des instruments est relié par un réseau tentaculaire de câbles multicolores.

– Qu'est-ce qu'on fait, on attend son retour ? demande Butch.

Stravinsky ne répond pas et examine les lieux de plus près. Butch quant à lui, rejoint la voiture car le gyrophare clignote pour signifier un appel sur le Visio.

La lampe de poche de Stravinsky éclaire le dessous d'un meuble. Il aperçoit quelque chose, un papier qui traîne. C'est une carte de visite. Stravinsky jubile intérieurement ; il tient son homme. Butch accourt dans la cabane :

– Strav ! C'était Gargamel. Il dit qu'il n'a plus vu un schtroumpf depuis quelques jours. Il trouve cela étrange...

– Vraiment... Je crois que nous avons trouvé notre suspect n°1

– By jove, comment as-tu fait ?

– J'ai trouvé une carte de visite. C'est le gourou d'une sorte de secte : la Loge Gastronomique de New Caracas.

– Oui, je connais. Ce n'est pas une secte, c'est une bande de riches qui font de la bouffe de haute voltige. Ils se payent du gibier qu'on pourrait pas s'offrir, même en mettant nos deux salaires ensemble. Et ils boivent du pinard plus vieux que ton grand-père. Ils mangent beaucoup mais bon, j'ai déjà vu les types à la télé. Ce sont pas des ogres !

– Eh bien c'est tout simple. Il a sans doute pris la forme d'un ogre. Je devine ce qu'il veut faire. D'abord Hansel et Gretel. Dans le conte, ils sont destinés à être engraisés puis dévorés par la sorcière. Ensuite les schtroumpfs. Gargamel rêve d'en manger si seulement il arrivait à en attraper un.

– Mais c'est horrible... Il prépare un repas !

– Bingo. Il doit cuisiner quelque chose de très spécial pour les membres de la Loge Gastronomique...



L'éponge traverse la salle de classe en volant, et tout le monde la suit des yeux. Tout le monde sauf Harry qui contemple l'extérieur par la fenêtre. Depuis qu'il est au lycée, il doit suivre les cours de physique dite classique et cela ne l'enchantait guère. Il pense déjà au cours d'éducation physique après la récré, où il pourra faire des courses de balais. Mais ces vagabondages d'esprit sont interrompus par un objet flasque et mouillé à l'odeur de craie. La trace blanche inscrite sur son front provoque le rire général. Mme Ygraine se charge de calmer tout le monde vite fait.

– Harry ! Et tous les autres aussi ! Suivez le cours maintenant ou c'est l'interrogation surprise !

Harry continue néanmoins dans sa rêverie, suivant d'un œil l'exercice, au cas où une deuxième éponge viendrait s'abattre sur lui. Mais cette fois-ci, c'est le haut-parleur crachotant qui le fait sursauter. Tout le monde s'arrête pour écouter la communication du surveillant principal : « Votre attention s'il vous plaît. Harry Potter est demandé de suite chez le proviseur. »

Aussitôt, tous les occupants de la salle, et en particulier Mme Ygraine, le regardent d'un air suspicieux. Harry quitte sa place, penaud, pour aller arpenter les sombres couloirs du lycée. Il frappe chez le proviseur et lorsqu'on l'invite à rentrer, il découvre avec stupeur que le chef de l'école est ligoté et bâillonné. La porte se referme derrière Harry et laisse apparaître un géant qui atteint presque le plafond. Le garçon comprend qu'il doit réagir dans la seconde s'il veut échapper à son nouvel ennemi, sans doute une créature maléfique envoyée par Voldemort.

Dans le coin de la salle, il y a un balai qui dort dans un seau, sûrement abandonné par le concierge. Harry se précipite vers l'objet mais les quelques pas qui l'en séparent sont de trop. L'ogre prononce les runes gaéliques recopiées par Merlin, exécute une gestuelle et finit par souffler de la poudre brune qui se répand partout dans le bureau du directeur. Les milliers de particules finissent par atteindre Harry déjà à cheval sur le balai. Sa monture ne démarre pas et ne répond pas à ses sollicitations. Le balai ne volera pas. Harry a perdu ses pouvoirs momentanément, comme prévu. L'ogre s'approche alors de lui. D'une main, il arrive à maîtriser le frêle enfant qui essaie de se débattre vainement. De l'autre, il met un sac en plastique sur la tête de Harry. Quelques minutes suffisent pour l'asphyxier complètement. L'ogre contient les ultimes

efforts du jeune sorcier qui bouge ses membres de façon erratique. Puis il glisse le corps chétif et inanimé dans un sac de jute.



Stravinsky & Butch attendent le retour de l'ogre dans la cabane. Butch reçoit un nouvel appel sur son portable. C'est le proviseur du lycée de Harry Potter. Après avoir entendu toute l'histoire, les deux policiers cogitent :

– C'est quoi ce bordel, laisse échapper Stravinsky. Quel est l'intérêt de manger du Harry Potter ?

– Hmm... Peut-être pour un assaisonnement ?

Soudain les machines de l'ogre se mettent en marche toutes seules. Des diodes clignotent illuminant la pièce d'un arc-en-ciel. Les ventilateurs produisent un courant d'air et l'air se charge en électricité. L'intérieur du télépode s'illumine et commence à crépiter

– Vite Butch ! L'ogre se ramène !

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– On retourne à New Caracas, direction la Loge Gastronomique. Comme ça, on les chopera tous en flag', ces enfoirés !



Un feu a été allumé dans la luxueuse cheminée. De riches notables entrent dans la salle et prennent place en faisant le plus de manières possibles. Les serveurs apportent les marmites en porcelaine décorées à la main. Avant de servir, ils mélangent à l'aide d'une louche argentée, l'onctueux velouté à la couleur bleutée. Lorsque le coup d'envoi est donné, les invités se régalent bruyamment de la soupe aux schtroumpfs. Certains s'esclaffent en voyant la langue de leurs voisins devenir bleue.

Les corps maigres de Hansel et Gretel font office de hors d'œuvres. La viande sèche et le peu de graisse font d'excellents rouleaux de printemps lorsqu'on les mêle avec des carottes et des pousses de soja pour adoucir le tout. Leur têtes ont été cuisinées à part pour faire du fromage, ce qui n'a pas été aisé puisqu'il fallait retirer les plombs.

Et enfin vient le plat principal que tout le monde attend avec impatience. Le petit Harry gît au milieu de plat sur un lit de salade, vidé de ses parties non comestibles. En accompagnement, on a fait de simples pommes de terre sautées aux herbes aromatiques. Pour garnir le tout, on lui a mis une pomme dans la bouche, à la manière d'un goret.

Chacun des notables a hâte de vérifier la rumeur et d'ingurgiter un morceau de garçon. Mais alors que le serveur découpe quelques tranches de cuisse, la porte de la salle s'ouvre brutalement et deux hommes font irruption, pistolet au poing.

– Police de l'Imaginaire ! Tout le monde contre le mur !

Stravinsky s'approche de l'homme en bout de table. Ce n'est plus l'ogre. C'est un petit monsieur chauve, à la moustache raide. Derrière ses lunettes, les yeux d'Edmond scrutent le vide. Il sait qu'il est fait.

– Edmond Thorpes, je suppose ? Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de deux enfants appartenant à un conte, pour le génocide d'un peuple appartenant au domaine du dessin-animé, et pour le meurtre d'un héros de best-seller ; mineur qui plus est.

Murmures dans l'assistance. Tous les invités se lèvent sans opposer de résistance. Ces types ne sont pas des violents. Ils ont simplement assez de Kouronnes pour se payer un repas

gastronomique imaginaire. Mais si Stravinsky a deviné que les créatures capturées doivent avoir un goût particulier que seuls les plus nantis peuvent se permettre, il ne voit toujours pas ce qu'un Harry Potter a de si succulent.

Il passe les menottes à Edmond Thorpes pendant que Butch s'occupe des autres.

– Bon Dieu, pourquoi avez-vous tué Harry Potter ? Vous vous rendez compte de la catastrophe ?

– Si je vous le dis, vous allez peut-être succomber à la tentation...

– Aucun problème. Je ne suis pas responsable de l'intégrité du collectif imaginaire pour rien...

– Eh bien, il paraît... Mais ce sont des histoires écrites par de vieux fous. Si l'on mange la chair d'un jeune sorcier, on peut récupérer ses pouvoirs. Ceci est possible seulement avec les jeunes car leurs pouvoirs sont en pleine croissance. Imaginez tout ce que vous pourriez faire dans le monde réel avec les pouvoirs de ce garçon...

– Ouais, c'est ça. Ça suffit. Avancez maintenant. Vous expliquerez ça au juge.

Stravinsky et Butch ressortent de la salle et livrent l'ensemble des prisonniers aux paniers à salade venus en renfort. Stravinsky s'allume une clope, satisfait d'avoir bouclé l'enquête. Butch tient dans ses mains le petit ballon qui lui sert de ventre et dit :

– Tusais Strav... Casentait rudement bon là-dedans... Genre bœuf bourguignon...

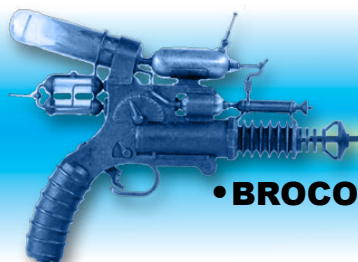
Stravinsky le regarde, hésitant entre la moquerie et l'inquiétude. S'il n'était pas là, peut-être bien que Butch aurait goûté au Harry Potter. Rien qu'une bouchée, mais il l'aurait fait. Alors pour se rassurer il lance à Butch :

– Tu changeras jamais, sale goinfre... Viens, je te paye un donut.

Jérôme Spen Toujours citoyen des territoires libres de l'Alsace du Milieu, Jérôme continue à s'occuper de **Cinétrange** dont il est le rédac'chef depuis 1997, ovni qu'il qualifie de «*fanzine, webzine, dvdzine consacré au films bizarres*» et qui vous réglera d'un hors-série prévu pour ce mois, consacré au le cinéma fantastique francophone, des pionniers jusqu'aux jeunes réalisateurs d'aujourd'hui. (www.cinetrange.com)

Jérôme s'adonne également à un vice très particulier, puisqu'il écrit dans un blog consacré à la cuisine et l'informatique. Oui, c'est possible ! (<http://infocuiستot.blogspot.com>) Nous en reparlerons...

Vous avez goûté le Harry rôti servi par Jérôme dans M&M n°5



• **BROCOLIS GO HOME! de Philippe Caza**

J'aime manger cru et bien frais, mais pas quand ça saigne et ça crie, quand même. Aussi, quand les brocolis, dans mon assiette, ont commencé à pousser des couinements aigûs, je me suis inquiété. J'ai d'abord été tenté de mettre ça sur le compte de l'hallucination collective, comme d'habitude (collective, car il y avait plusieurs brocolis), et puis quand même, j'ai voulu y voir de plus près. J'ai saisi un de ces légumes à la tige ramifiée en bouquet de pédoncules fractals et je l'ai élevée devant mes yeux : il a couiné de plus belle et soudain un minuscule trait de lumière cohérente a jailli de l'un de ses pédoncules et m'a frappé la pupille. Aïe ! Je suis resté ébloui quelques secondes et j'ai bien dû me rendre à l'évidence : j'étais victime d'une invasion extraterrestre (la troisième en un mois.)

Le brocoli continuait à piailler dans ma main, mais j'étais bien incapable de traduire ses paroles. Était-ce "Menez-

moi à votre chef" ou "Salaud ! Tu as bouffé mon co-pilote" ? Peu importait, en fait, le danger était là. En quelques flashes, j'imaginai le monde aux mains des brocolis venus de l'espace, la fin de notre belle civilisation néo-libérale. Des brocolis non plus cantonnés à nos assiettes, mais partout ! Dans nos lits, baisant nos femmes, embrigadant nos enfants avec des messages subliminaux et des implants pour en faire une armée nazi, profanant nos sépultures, utilisant nos toilettes et nos téléphone portables.... Des brocolis remplaçant sournoisement nos héros quotidiens, présentateurs télé et hommes politiques. L'apocalypse. L'armageddon. Le ragnarok.

Sans compter l'odeur.

Il fallait agir vite. Ce qu'il y avait dans mon assiette et les trois kilos encore dans le bas de mon frigo (j'aime les brocolis, oui), achetés le matin même au primeur de la rue principale de Cudessac, n'était peut-être que l'avant-garde de l'invasion, une mission d'exploration destinée à

tester la vivabilité-sic de la Terre et la dangerosité-sic de ses habitants. Il était peut-être encore temps d'arrêter les choses avant le chaos. J'ouvris le frigo, le bac à légumes, non sans avoir chaussé mes lunettes noires anti-éclipse, mais les autres semblaient inertes. Le froid, peut-être...

Je vidai tout ça directement dans un fait-tout, et j'allumai le gaz. Ça couinait encore, là dedans. Tout bien réfléchi, j'ajoutai un litre d'eau de source, une cuillerée à café de gros sel de mer de culture biologique, quelques baies de genièvre, une feuille de laurier, du thym... Et puis quelques carottes coupées en rondelles... Quelques gousses d'ail ? Allez, quelques gousses d'ail.

Au bout de dix minutes de cuisson, les piailllements et les éclats désespérés de laser contre le couvercle avaient cessé. Ce soir, j'y jetterais quelques macaronis et j'aurais un excellent minestrone (recette non garantie).

Quand même, pendant que ça cuisait, je m'interrogeais. Que faire ? Peut-être que dans mon panier, il n'y avait qu'un seul émissaire ou deux, certes, mais étais-je le seul Terrien visé ? Je ne suis pas si important que les E.T. s'adressent exclusivement à moi pour prendre contact avec l'Humanité contemporaine. On ne pouvait pas courir le risque. Je pensai bien à prévenir les autorités, mais j'avais vu assez de films et de séries télé pour savoir que, dans ces cas-là, les autorités vous classent fou ou mystificateur et ne veulent rien entendre, quand elles ne sont pas déjà noyautées par les E.T. qui se sont emparés de leurs enveloppes corporelles.

Le primeur rouvrait à 15 h 30. J'y retournai et je lui achetai tout son stock

de brocolis : quatre cagettes. Comme il s'étonnait, je dus lui raconter ma passion secrète pour ce délicieux légume, quitte à passer pour un pervers, et, dans la conversation, je me débrouillai pour l'amener à m'avouer où il se fournissait.

Je rentrai chez moi. Dans la remise, je trouvai une vieille lessiveuse et je mis tout le stock dedans (avec de l'eau salée, du laurier, du thym, etc. De l'ail ? Oui, de l'ail. Ah, et puis des carottes coupées en rondelles). Et tout ça sur le gaz.

Une demie-heure plus tard, assuré qu'il ne pouvait plus rien y avoir de vivant dans cette soupe, je reprenais ma voiture, direction Bouzillarges (c'est de là qu'ils venaient). Quelques questions aux villageois m'amènèrent à l'exploitation Marcel Fond et à ses champs de brocolis. Prudemment, je ne me présentai pas à la ferme. Je me garai discrètement au coin d'un bois et j'attendis la nuit près des champs, heureusement situés à l'écart du village.



Ça y est, maintenant, tout mon jerrycan de super sans plomb y est passé, mais ça y est. Le champ brûle avec de belles flammes jaunes qui montent vers les étoiles. Je ne saurais dire si au halètement des flammes, se mêlent des couinements, des piailllements désespérés de brocolis venus d'ailleurs. De même, je ne saurai jamais si cet avant-garde aura eu le temps de lancer un message à son armada qui attend en orbite : "N'y allez pas ! N'y allez paaargh..."

Je ne saurai jamais non plus s'ils étaient les seuls ou si tous les champs de brocolis de la planète sont contaminés. Ce qui me rassure, c'est que la plupart

des gens mangent les brocolis cuits et que, manifestement, les aliens extraterrestres venus d'un autre monde ne résistent pas à vingt minutes de cuisson à feu doux (À moins que ce ne soit l'ail...?) Ce qui me rappelle que j'ai une énorme lessiveuse qui m'attend à la maison et que je n'ai plus qu'à y jeter quelques kilos de macaronis pour me faire du minestrone pour un mois ou deux.

Une question m'étreint encore, pourtant : n'aurais-je pas dû mettre des tomates, aussi?

Philippe Caza Inutile de présenter Philippe Caza, tous les fans de science fiction et de bédé le connaissent déjà. Par contre, il n'est pas inutile de rappeler qu'il fut l'un des premiers à apparaître dans les colonnes de M&M, et pas pour ses belles images mais bien pour ses textes. Et de bien beaux textes. En ce moment, et sans doute jusqu'au mois de juillet, maître Caza travaille d'arrache-pied au tome 9 du *Monde d'Arkadi* pour la maison Delcourt. Ce sera la conclusion de la saga et ça paraîtra sur 54 pages en octobre ou novembre.

A côté de ça, comme d'habitude, quelques couvertures...

Vous avez pu dévorer les brocolis de Philippe dans M&M n°6



• LES CHIENS DE JEAN-PIERRE de Olivier Gechter

« Franchement Jean-Pierre, je savais qu'on n'était jamais déçu de venir déjeuner chez toi, mais là, tu t'es surpassé ! »

C'était peu dire. J'avais tellement repris de viande que j'avais dû me dégager un peu de la table afin de pouvoir desserrer ma ceinture. Jean-Pierre affichait la mine typique de l'hôte satisfait des compliments de ses invités. Pour se récompenser, il sortit une pipe de sa poche et commença à la bourrer.

« Je n'ai pas beaucoup de mérite, Francis. Je ne t'ai servi que du gibier au vin. Il n'y a rien de plus facile à préparer.

– « Du gibier au vin »... tu es encore en train de tourner autour de pot ! Qu'est ce que tu m'as fait manger ? On dirait que tu ne veux pas me le dire ! »

Jean Pierre tira sur son tabac comme un perdu, laissant ma question suspendue dans le vide. J'allais montrer mon impatience plus vivement quand il reprit enfin la parole.

« Tu viens de manger un animal assez rare que peu de gens ont le privilège de goûter et que je chasse avec assiduité depuis quelques mois.

– Pitié ! Abrège ce suspens !

– D'accord, d'accord. Mais franchement, tu n'es pas drôle, soupira-t-il. Allez, suis-moi. Plutôt que te le dire, je vais te le montrer. Ce sera plus intéressant. »

Je m'empressai de le suivre malgré mes ballonnements d'estomac, en me rendant vaguement compte que l'incorrigible Jean Pierre continuait sa petite mise en scène, même lorsqu'il promettait d'aller droit au but.

Sans dire un mot, il me fit traverser sa propriété. Elle n'était pas très grande, mais sa position, à l'orée de la forêt de Rambouillet, lui donnait une valeur non négligeable. A deux pas des premiers arbres Jean-Pierre avait fait construire un genre de chalet de rondins qu'il appelait son « refuge ».

« C'est ici que je prépare les appeaux, que je dépèce le gibier, que je le mets à faisander ou que je range les trophées, m'expliqua-t-il en cherchant ses clés. J'ai aussi construit un chenil derrière. Il faut de la place pour les bêtes. »

Il ouvrit la porte et me fit entrer. Le hall était décoré comme un relais de chasse : des trophées ornaient les murs, le sol était couvert de peaux, et partout où le regard pouvait se poser trônaient des photos de Jean-Pierre, un pied triomphal posé sur une proie fraîchement abattue...

On constatait du premier coup d'œil que mon ami négligeait le cerf, le sanglier et le chevreuil depuis pas mal de temps pour se consacrer exclusivement à un gibier autrement plus dangereux, et contre toute attente plus goûteux.

J'approchai lentement d'un des massacres accrochés aux murs. La bête

naturalisée regardait à travers moi, ses yeux bleus étonnés à peine troublés par le verre des fines lunettes Cardin qu'elle portait sur le nez. Je me retournai vers Jean Pierre.

« C'est donc ça ! Tu t'es mis à la chasse au riche ! »



« Vois-tu Francis, me dit-il avait une fierté difficilement dissimulée, chasser le cerf c'est bien joli, mais ça n'arrive pas à être moitié aussi intéressant que la chasse au riche. Le riche est beaucoup plus difficile à attraper. Il reste enfermé dans son terrier et il faut savoir l'en faire sortir par la ruse ou par la force avant de pouvoir commencer la traque.

– Un peu comme la chasse au blaireau, demandai-je ?

– Oui, mais en plus sportif. Quand un riche s'échappe, la poursuite peut-être longue et difficile, car il est capable de se déplacer très rapidement surtout si le chasseur n'a pas pu l'empêcher de rejoindre son garage. C'est un sport très tactique et c'est ce qui fait sa beauté. Le seul point noir, c'est qu'un riche donne moins de viande qu'un sanglier.

– Oui, mais quel goût ! J'ai été surpris par la tendresse de cette viande !

– Ne t'y fis pas ! On a eu de la chance ce midi. C'était un fils à papa, pas stressé par le travail. Parfois certains sont tellement durs qu'on ne peut à peine en faire de la terrine. D'autres fois, la viande est si grasse qu'elle est immangeable, à part en rillettes. Sans compter que ça bouffe n'importe quoi ces bestiaux là... il faut être vigilant et bien connaître sa proie si on veut l'accommoder correctement.

– Et qu'est ce que tu fais de toute cette viande ?

– Je la donne à des amis, à la famille. Si tu en veux, n'hésites pas à m'en demander. Par contre je garde tous les trophées. Viens voir par là. »

Jean Pierre me fit entrer au cœur chalet, dans ce qui aurait pu tenir lieu de salon. Les quelques trophées que j'avais vu en entrant faisaient pâles figures devant l'amoncellement de souvenir de chasse que j'avais devant moi. J'imaginai la tête que ferait Brigitte Bardot en voyant toutes ces peaux, tous ces riches naturalisés, ces squelettes tenus par des fils de fer et ses monceaux de vêtements et de sacs à main. Puis je me souvins du hobby de Jean Pierre. Ici, BB ferait la même bobine que le premier trophée venu : œil de verre et air idiot sur écu de bois verni.

Jean Pierre me ramena sur terre en me montrant une peau étalée au sol.

« Tu vois celui-là ? Son cuir n'est pas terrible, mais il est couvert d'un costume de chez Dior totalement hors de prix. Dommage que la chevrotine ait abîmée le tissu ; Je l'aurai fait empaillé plutôt que de le transformer en descente de lit.

Et celui-ci ! »

Il décrocha du mur une tête qu'il me semblait avoir déjà vu quelque part. Peut-être à la télévision.

« C'est une ancienne chanteuse. Son terrier n'était pas très loin d'ici, dans la vallée de Chevreuse. Pour la débusquer, j'ai enfumé l'entrée de son trou et je l'ai cueillie à la porte de derrière. Pan !

– Tu n'as pas eu de problèmes avec son mâle ?

– Oh ! C'est rare de les rencontrer. Les riches sont des animaux solitaires : ils passent leur temps à divorcer. Ils ont parfois des agents de sécurité ou des gardes du corps, mais on trouve toujours des astuces pour les écarter. Un bon chasseur doit savoir attendre son heure, comme on dit. »

D'un coup d'œil circulaire, j'estimai le nombre de bêtes réunies ici. Jean Pierre avait dû en abattre une cinquantaine en moins de six mois.

« Tu n'as pas peur d'épuiser le gibier ? demandai-je.

– Non... Le riche à un avantage non négligeable sur l'oiseau migrateur : il a toujours de la famille prête à prendre la succession. A peine en as-tu tué un qu'un autre prend la place. Bien sûr, il y a des règles à respecter : On ne chasse pas deux fois la même année dans la même propriété pour que le capital se refasse. Sinon les droits de succession affaiblissent rapidement la lignée.

– Ça doit être compliqué à gérer, non ?

– Penses-tu ! L'office de la chasse tient des listes à jour. Bien sûr, ça n'empêche pas le braconnage. »

Je sentais mon ami bouillir encore d'impatience contenue. Il allait exploser comme une cocotte-minute sans soupape s'il ne se lâchait pas maintenant. Quand je posai enfin la question qu'il attendait, je crus l'entendre se dégonfler comme un ballon.

« Tu m'as dis que tu avais construit un chenil ?

– Oui ! Tout à fait ! Viens avec moi, que je te montre ! »

Un peu intimidé à l'idée de rencontrer ses molosses, je le suivis jusqu'à l'enclos des bêtes. Les niches paraissaient démesurées.

Jean-Pierre ouvrit la grille en sifflant.

« Norbert ! Josiane ! Philémon ! Monique ! Venez-voir papa ! »

Des cris retentirent et les dogues parurent. En les voyant, maigres, gris, le regard froid et pénétrant du tueur, j'eus le souffle coupé.

« Mon dieu ! Jean-Pierre ! Mais... tu as dressé...

– Des inspecteurs d'impôts, oui. Ils n'ont pas leur pareil pour débusquer un type plein aux as. Et tu verrais comme ils se démènent pour la mise à mort ! Une fois qu'ils serrent leur victime à la gorge, ils l'assomment avec le code général des impôts. Le riche n'a pratiquement aucune chance de s'échapper. »

Les inspecteurs bondissaient de joie à la vue de leur maître. Ils se bousculaient pour obtenir des caresses, se tiraient par la cravate, se donnaient de petits coups d'attaché-case.

« Oui, oui, gentille Josiane ! Saute pas Norbert ! Tu vas salir ! »

J'aidai mon ami à leur donner leur pâtée, un mélange de pommes de terre, de riz et de viande de fraudeur. Jean Pierre rajoutait quelques gouttes de vitamines E. « C'est pour leur donner le poil soyeux. Il faut qu'ils soient en bonne santé, pour la chasse à courre de demain.

– Tu as des chevaux aussi ? m'étonnai-je.

– Non, je chasse au 4x4. Il faut vivre avec son temps, tu comprends. »

C'est à ce moment que tout bascula. Etonné par cette débauche de moyens mis au seul service d'une passion, je ne pus m'empêcher de demander :

« Ça doit te coûter la peau du dos tout ça dit moi ?

Et lui de répondre :

– Ah ! Tu sais quand on aime le gibier, il ne faut pas regarder à la dépense ! »

Je sais bien que c'est cette vantardise, plus que ma question qui provoqua les événements, mais je ne peux m'empêcher de me sentir coupable.

Peut-être grâce à leur instinct ou à cause de l'intonation de la phrase, les inspecteurs des impôts comprirent tout de suite de quoi nous parlions.

Mon ami les avait trop bien dressés. Sentant l'odeur de l'argent, ils se détournèrent de leur mangeoire et se jetèrent sur leur maître avant que nous ayons eu le temps de régir.

Je tentai bien de les chasser à coup de pieds, mais l'un deux se retourna contre moi et me menaça d'un contrôle fiscal. Je parvins à m'échapper de justesse et à alerter les secours.

Les pompiers arrivèrent au bout d'un quart d'heure. Il était trop tard. Sur le sol, il ne restait que des os et quatre inspecteurs en train de digérer.

Olivier Gechter Depuis la première parution des *Chiens de Jean Pierre*, Olivier a publié une dizaine de nouvelles dans différents supports en France et à l'étranger. Après pratiquement deux ans de vacances pour cause de paternité, il a repris le collier en espérant ne plus le lâcher malgré son emploi du temps. En novembre paraissait une nouvelle humoristique inédite sur le site de **Parchemins et Traverses**. Il s'essayera à la fantasy dans un prochain **AOC** pour 2008 et au fantastique horifique dans une anthologie cette année. Il a aussi décidé de rejoindre le comité de lecture du célèbre **Marmite et Micro-onde**. Alors tremblez, pauvres mortels !...

Vous avez pu craindre les chiens d'Olivier dans M&M n°9

• CUISINE MODERNE, ENTRE AMIS *de Tanguy Wasong*

Michelle nous avait tous invités en ce réveillon de Noël. Tous ses amis, ses voisins les plus proches, sa famille. Elle voulait réunir tous les acteurs de sa vie, ceux qui avaient fait d'elle ce qu'elle était aujourd'hui.

Elle avait dressé sa table d'une somptueuse nappe blanche aux motifs angéliques, placé des bougies parfumées à la vanille tous les deux couverts. Il y avait plus d'une vingtaine de chaises et autant de personnes.

Nous étions dans le salon, dans une semi pénombre, éclairés à la seule lueur des chandelles et des guirlandes, parant la pièce de ses plus beaux atours.

Michelle était dans la cuisine, en train de préparer le repas. Elle avait été catégorique, elle ne désirait aucune aide. Alors nous sommes restés autour de la table et avons discuté, appris à nous connaître. Nous cherchions tous à savoir quel rôle chacun de nous avait joué dans la vie de notre hôtesse, pour mériter sa place ici, histoire de passer le temps.

Le tour des invités fait, la discussion dérapa... On avait faim, de plus en plus faim. On ne savait plus que faire, de quoi parler. Alors on parla de Michelle, de son récent licenciement, de ses problèmes de santé, de sa façon d'éduquer ses enfants. On l'analysa des pieds jusqu'à la tête. Quand je parle d'analyse, il faut entendre violentes critiques, et quand je dis on, je ne me confonds pas dans cette masse aigrie.

Je ne voulais rien dire, ne trahir aucune pensée. Ce n'était pas mes affaires et je trouvais abject de commérer sur le dos de la personne dont nous étions les hôtes, lors d'une importante fête à ses yeux qui plus est.

Je me contentais de respirer le doux parfum des bougies. Et puis ceux du repas, lorsque la porte de la cuisine laissa filtrer quelques douces émanations.

Là, l'odeur enivrante d'oignons revenus à la poêle, là le parfum juteux d'un rôti fraîchement sorti du four. Là l'odeur mélancolique d'une bouteille de vin blanc tout juste débouchée, là le parfum suave du sucre en poudre recouvrant en épais nuage une Reine de Saba.

Je fermai les yeux et m'imaginai avec délectation tous ces plats que je pourrai bientôt toucher, mordre, croquer, mastiquer, déglutir, digérer. La salive abondait aux coins de mes lèvres. Je me perdis dans ce monde charmeur de festins, parvenant à faire totalement abstraction de l'univers bruyant et surnois qui m'entourait.

Un grognement brisa soudain cette idylle entre mon âme et ces arômes. Mon ventre venait de gargouiller. Tous me fixèrent. Cela leur rappelait leur faim.

C'est à ce moment que la porte de la cuisine s'ouvrit, que Michelle apparut. Elle déposa sur la table deux grands plats argentés, recouverts de cloches de même teinte, parfaitement opaques.

L'alchimie des parfums était de plus en plus forte, mon désir de plus en plus pressant.

" Je ne sens pas l'odeur de la dinde... ", remarqua un invité, dont l'intonation de voix oscillait entre le mauvais goût et le reproche.

" C'est parce qu'il n'y en a pas ", répondit simplement Michelle avant de retourner à la cuisine et de ramener d'autre plats, toujours recouverts de cloches métalliques. " C'est ça, la cuisine

moderne !”, soupira-t-elle joyeusement avant de s’asseoir.

Elle fit signe que nous pouvions commencer à nous servir et c’est tels des chiens affamés que nous arrachions les cloches de leurs plats. Pour découvrir avec effarement qu’il n’y avait rien en dessous. Rien d’autres que d’épais rideaux de fumées blanches gracieusement parfumées.

Elle venait de cuisiner des odeurs plus appétissantes les unes que les autres, voilà tout. Des odeurs ravivant des souvenirs, ravivant nos présences.

Passé l’effet naturel de surprise, je m’évertuai à interpréter ce geste plutôt que de me laisser aller à mes réflexes. Michelle souriait. Elle était des plus sérieuses. Il n’y aurait vraiment rien d’autre à se mettre sous la dent que cela. Elle n’avait pas fait ce geste au hasard.

Alors que tous se concentraient du regard, s’interrogeaient sur l’attitude à adopter, alors que certains s’apprêtaient même à se lever et à partir, je compris. C’est nous qu’elle avait laissé mariner, comme de vulgaires pâtes. Nous étions arrivés à la dente, ceux qui repartiraient sans passer sous l’eau froide ne seraient plus que de mauvaises nouilles, collantes et poisseuses, sans intérêt.

Je demandai alors à l’un des invités perplexes, que je ne connaissais pas, de me passer l’un des plats, encore fumant. Je le posai devant moi, usai de mes mains pour mimer. Je feignis mettre dans mon assiette un peu de cet étrange mets, m’apprêtai à entamer ma part lorsque je sursautai. Je pris le plat en main, me levai, m’approchai de Michelle et déclarai simplement : “ J’oublie les bonnes manières. Je te sers ? ”

Elle sourit, découvrant avec satisfaction qu’elle n’était pas toute seule autour de cette table.

C’est dans l’adversité que l’on découvre les fins gourmets, et c’est autour des plats les plus simples que se révèlent les vrais amis.

Tanguy Wasong a jadis (c’est très très loin ou presque) publié quelques nouvelles dans **Solstare** et **Martobre**, des poèmes dans **Plume Libre** et **Paroles**, participé à quelques concours (**Scriborève 2004**, lauréat du **Prix du Lecteur du Val 2003**), a écrit une pièce de théâtre pour enfants et après... et après... silence radio.

Un moment de calme donc, mais il avoue des projets plein la tête et quelques-uns sont bien avancés sur le papier... Les bons plats aiment à laisser mijoter celui qui les cuisine....

Vous avez été invité chez Michelle par Tanguy dans M&M n°10

• LE THÉÂTRE DE BARBE-BLEUE de *Lucie Chenu*

Kevin :

Je me suis réveillé et pendant un instant je me suis demandé pourquoi. Alors j'ai écouté et j'ai entendu : Mumu sanglotait dans son lit. Mumu, c'est ma petite sœur, elle a cinq ans. Moi, je suis grand. J'ai douze ans et je suis en cinquième. Mumu, elle, elle va encore à la maternelle. Mais l'année prochaine elle rentre en CP. Maman dit que ce ne sera pas facile, qu'elle aura du mal à s'habituer au travail et aux règlements parce qu'elle est tout le temps dans la lune, contrairement à moi qui suis réfléchi et obéissant. Mais plus maman dit ça, plus Mumu a peur de rentrer à la grande école.

Je me suis levé sans bruit et je suis allé jusqu'à son lit. Je lui ai demandé pourquoi elle pleurait et elle m'a répondu en hoquetant : " parce que le Père Noël va venir me chercher ! " Je l'ai prise dans mes bras pour la consoler, j'ai beau lui dire que le Père Noël n'existe pas, que ce sont des bonhommes déguisés qu'elle a vus devant les magasins et qu'elle ne doit pas avoir peur, elle ne me croit pas. Au bout d'un moment, elle s'est rendormie en suçant son pouce, mais moi, je n'avais plus sommeil. Je suis descendu à la cuisine, voir s'il n'y avait pas quelque chose à grignoter. Maman dit que je suis un ogre car je dévore toutes les provisions au fur et à mesure qu'elle les range dans son frigo.

La porte de la cuisine était entrouverte et la lumière de la lune filtrait en dessous. Je l'ai poussée doucement. Deux assiettes sales et les couverts trempaient dans l'évier, depuis que je les y avais mis. Ça voulait dire que papa et maman n'étaient pas encore rentrés du théâtre.

Ils travaillent au Théâtre de Barbe Bleue, maman s'occupe des costumes et papa des décors. Ils rentrent parfois tard du travail, mais le théâtre est à cent mètres à peine, et j'ai le numéro du portable de maman, en cas de besoin. Pas celui de papa, parce que ça l'embêterait pendant la représentation, mais à ce moment-là, maman est dans les loges ou dans la Remise, donc ça ne la gêne pas.

La Remise est un endroit extraordinaire. C'est là qu'on entrepose les costumes de toutes les pièces qui ont été jouées depuis 1870. Il paraît que c'était une année spéciale, pendant laquelle il s'est passé des choses très importantes pour le pays tout entier, mais chez nous, je veux dire, dans notre famille, c'est une date très importante parce que c'est celle de la fondation du Théâtre. Dans ma famille, tout le monde de père en fils et de mère en fille travaille au théâtre. Les parents de maman étaient acteurs, tous les deux, et ceux de papa s'occupaient des décors et des costumes, comme papa et maman. D'ailleurs, papa plaisante souvent là-dessus en disant que maman n'est pas tombée amoureuse de lui mais qu'elle a choisi sa belle-mère pour apprendre le métier. Ensuite seulement, elle a regardé le fils. Quand papa plaisante comme ça, maman le regarde tendrement en souriant, et lui rit très fort. À ces moments-là, je me sens heureux.

J'étais en train de rêver à ce que je ferai au Théâtre quand je serai grand, en grignotant un morceau de chocolat que j'avais trouvé dans le frigo, quand j'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir. Il était une heure du matin et papa et maman rentraient enfin !

Ils n'étaient pas seuls. J'entendais de nombreuses voix dans l'escalier. Il arrivait de temps en temps que les membres de la troupe viennent prendre un verre à la maison après le spectacle. Dans l'ensemble, je les aimais bien, la plupart faisait partie de ma famille, mais ce soir-là je n'avais pas envie de les voir alors j'ai filé jusqu'à ma chambre avec ma tablette de chocolat.

Je venais juste de finir le dernier carré quand maman s'est glissée dans ma chambre. J'ai fait semblant de dormir, mais je pense qu'elle n'était pas dupe. Entre mes paupières, j'ai pu la voir sourire d'un air attendri en voyant le chocolat dont je m'étais barbouillé. Elle m'a embrassé, puis elle est allée voir Mumu dans sa chambre.



Muriel :

Maman est venue me voir cette nuit quand elle est rentrée. Elle sentait l'odeur du Théâtre ; c'est le produit qui sert à empêcher les mites de manger les costumes. Je lui ai dit que j'avais encore rêvé des méchants Pères Noël qui veulent m'attraper, mais elle m'a dit que les cauchemars ne se réalisent jamais et que je ne devais pas avoir peur. Elle m'a demandé ce que je voulais comme cadeau et je lui ai dit " un bazooka pour tuer les méchants " alors elle a ri et m'a dit de faire de beaux rêves.



Kevin :

Le lendemain, quand je me suis levé, mes parents dormaient encore. Je suis assez grand pour m'occuper du petit déjeuner et de Mumu, maintenant. Nous nous sommes habillés sans bruit, comme d'habitude, nous avons mangé nos céréales chocolatées, puis nous sommes partis à l'école. Mumu était gaie et ne semblait pas se souvenir de son

cauchemar de la veille. Je l'ai laissée devant la maternelle et j'ai continué jusqu'au collège. Il ne restait que quelques jours avant les vacances de Noël et les copains ne parlaient que de ça, de ce qu'ils voulaient comme cadeaux, de la famille qui allait venir ou du ski pour les veinards qui pouvaient partir. Nous, avec le Théâtre, on ne peut jamais partir : les vacances, c'est la période de l'année où les gens sortent le plus. Donc nous, il était prévu que nous allions au Centre de Loisirs. La veille de Noël, nous irions au Théâtre et après la représentation, nous réveillonnerions avec la troupe. Les copains avaient l'air de trouver ça fabuleux alors j'en rajoutais une couche, mais en vrai, ça n'avait rien d'extraordinaire pour moi. Tous les Noël, tous les Jours de l'An, toutes les fêtes se passaient de la même manière depuis que je suis assez grand pour m'en souvenir. J'aurais donné n'importe quoi pour que quelque chose de différent se passe, pour une fois, mais le programme était écrit d'avance : spectacle, rangement des costumes, puis on mettrait des tréteaux sur la scène et on mangerait tous ensemble. Ensuite, un membre de la troupe s'éclipserait discrètement et le Père Noël ferait son apparition pour distribuer des chocolats à tous les enfants.

La semaine s'écoula tranquillement sans que Mumu ne refasse de cauchemar, mais elle ramena un mot de la maîtresse qui voulait voir papa et maman pour leur parler de " ses problèmes de comportement ". Il faut dire que tous ses dessins depuis un mois représentaient des bonhommes effrayants avec de longues barbes, qui semblaient vouloir attraper quelque chose avec leurs doigts crochus.



Quand le soir de Noël arriva enfin, nous étions surexcités. Mumu croyait encore au Père Noël mais elle avait fini par accepter l'idée que les bonhommes qui lui faisaient peur n'étaient pas des Pères Noël. Elle était encore assez petite pour ne pas se souvenir du réveillon précédent – d'ailleurs, elle s'était endormie avant la fin du repas. Elle était donc ravie d'assister au spectacle et j'avais fini par me réjouir, moi aussi, à l'idée du repas sur la scène.

Le Théâtre de Barbe Bleue est spécialisé dans la mise en scène de contes de fées et on vient voir ses spectacles de tout le pays. Toutes les critiques vantent la magie de la mise en scène, le merveilleux des décors, la féerie des costumes. La troupe a souvent eu des offres mirifiques pour partir en tournée, ou au moins pour venir faire une représentation ou deux à Paris, mais elle a toujours refusé à l'unanimité. Papa et maman disent que c'est mieux pour nous, les enfants, plutôt que d'être toujours sur les routes, mais je crois qu'ils ont peur que la magie du spectacle s'évapore s'ils s'éloignent du Théâtre. Parce que si ce n'était que pour ne pas voyager, pourquoi refuseraient-ils en plus de se laisser filmer ?

Ce soir-là, la pièce était plus ou moins inspirée de "Hansel et Gretel", le conte où deux enfants se font emprisonner par une ogresse pour avoir voulu manger sa maison de pain d'épices. La version du Théâtre racontait dans le détail comment une vieille femme aveugle prépare un piège pour attraper des enfants, afin de les utiliser comme ingrédients d'une potion qui lui redonnerait la jeunesse et la vue. La maison n'était pas en pain d'épices mais en chocolat, et d'ailleurs ce n'était pas une maison mais une sorte de Père Noël en chocolat. Quand les enfants en mangeaient un petit bout,

ils se transformaient en agneaux ou en petits cochons et c'est comme ça que la vieille sorcière les attrapaient. À la fin, le Petit Peuple vient en aide aux enfants parce qu'ils ont su chanter un Cantique d'autrefois, de l'époque où les humains et les Fées vivaient sur la même terre. Mumu et moi, nous avons déjà vu la pièce deux mois auparavant, le jour d'Halloween. En y repensant, je me demandais si ce n'était pas à cause de ce Bonhomme de Chocolat que Mumu faisait des cauchemars et des dessins bizarres !



Muriel :

Ce soir, c'est la Veille de Noël et ce soir, je saurai pour de vrai si le Père Noël existe ou non. Kevin a passé la semaine à me dire qu'il n'existait pas, mais ma meilleure amie l'a vu l'an dernier. Et puis, il doit nous donner des chocolats. Rien que d'y penser, ça me donne envie. J'espère qu'il y aura du chocolat blanc, c'est mon préféré, le plus sucré. Kevin, lui, il aime mieux le chocolat noir, bien amer et qui met longtemps à fondre dans la bouche. Et puis maintenant, on trouve aussi du chocolat rose. C'est avec ça qu'ils ont fabriqué le costume du Père Noël, papa et maman. Miam ! Je voudrais bien y goûter !



Kevin :

Avant la représentation, maman est toujours très énervée parce qu'elle a beaucoup de travail à la dernière minute. Elle aide les acteurs à enfiler leurs costumes, elle répare les accrocs. On dirait qu'elle coud les costumes sur eux. Elle fait des allées et venues entre les loges et la Remise en portant de mystérieux paquets et il ne faut pas qu'on traîne dans ses pattes, ni surtout qu'on approche de la Remise.

“En aucun cas vous ne devez entrer dans cette pièce !” nous répète-t-on chaque fois que nous venons au Théâtre. Mais ce soir-là, notre désir de pénétrer enfin dans cet endroit secret a été plus fort que jamais parce que pendant la deuxième partie de la pièce, l'énorme Bonhomme en Chocolat y était entreposé. À chaque représentation, les acteurs qui jouent le rôle des enfants en grignotent un petit bout et ça ne se voit pas, alors, pourquoi pas nous ? En plus, c'est sûrement celui-là qu'ils vont nous donner tout à l'heure, après le réveillon, parce que ce soir, c'est la dernière représentation de la pièce. Alors, qu'est ce que ça change si on en prend un peu maintenant ? Et Mumu voulait goûter le chocolat blanc de la barbe, et le chocolat rougeâtre du costume... Et puis, nous avions faim ! L'heure à laquelle nous mangeons d'habitude était passée depuis longtemps. Donc, ce soir-là, nous avons attendu que maman soit comme à son habitude captivée par ce qu'il se passait sur la scène et nous avons pris les clefs.

Nous nous sommes faufilés discrètement dans les couloirs et, arrivés devant la porte de la Remise, nous avons hésité une dernière fois. J'entendais la chanson du Cantique, c'était le moment ou jamais. Tous les acteurs sur scène ou prêts à faire leur entrée, papa dans les cintres et maman dans les coulisses, à fredonner avec la troupe, comme si leurs voix devaient ajouter à la magie du spectacle. Alors nous nous sommes décidés. J'ai ouvert la porte et nous sommes entrés.

Il faisait noir comme dans un four, là-dedans. À tâtons j'ai cherché la lumière, mais je n'ai pas trouvé d'interrupteur. J'ai avancé en laissant traîner mes pieds sur le sol, les mains devant moi de peur de me cogner. Mumu s'accrochait à ma

chemise pour ne pas trébucher. Tout à coup, j'ai touché quelque chose. On aurait dit de longs cheveux et mes mains se sont prises dedans. Quelqu'un a crié de douleur et ce n'était pas Mumu car quand j'ai dit “chut !” elle m'a répondu “mais j'ai rien dit, moi !” Nous sommes restés un moment sans bouger, le cœur battant. J'ai entendu un gémissement, puis quelques rires ; je commençais à avoir la frousse, à me dire que nous allions nous faire vraiment disputer, et Mumu se pressait contre moi comme si un danger nous menaçait. J'ai voulu faire demi-tour mais je me suis heurté à un mur. Je ne savais plus du tout où j'étais par rapport à la porte et j'ai laissé Mumu nous guider. Soudain, la lumière m'a ébloui et j'ai reçu un coup sur la tête.



Muriel :

J'ai peur. Nous sommes attachés, Kevin et moi, depuis que le Père Noël nous a attrapés. Kevin ne s'est pas encore réveillé depuis qu'il a été assommé. Le Père Noël marche de long en large en nous parlant, mais je ne comprends rien, je crois qu'il parle tout seul. Il est vieux, très vieux, et se frotte les mains et se passe la langue sur les lèvres en nous regardant méchamment. J'ai envie de faire pipi et je veux ma maman. Le Père Noël, il pue. Il sent le chocolat moisi. Beurk !



Kevin :

Aïe ! J'ai mal à la tête. J'ouvre les yeux et je vois le Bonhomme en Chocolat qui parle et qui bouge. J'ai dû prendre un sacré coup sur la tête pour voir bouger un truc en chocolat ! Pourtant, je ne me trompe pas ! Il coupe un morceau de sa longue barbe et le donne à manger à Mumu. Je veux lui crier “non ! Ne mange pas ça !” mais je n'y arrive pas.

Aucune voix ne sort de ma bouche. Mumu détourne la tête en pleurant, mais je sais qu'elle a très faim. Elle était tellement excitée tout à l'heure qu'elle n'a pas goûté et il est très tard, l'heure du dîner est passée depuis longtemps. Je sais qu'elle ne tiendra pas longtemps, même si elle connaît l'histoire. Qui est ce vieux bonhomme et pourquoi remplace-t-il la sorcière de l'histoire, je ne le sais pas. Mais je sais que si nous mangeons de ce chocolat, nous allons nous transformer et qu'il nous dévorera pour redevenir jeune.

Heureusement, je me souviens du Cantique. Je commence à fredonner, tout doucement. Les paroles me reviennent peu à peu. J'entonne le premier couplet. Mais le Bonhomme m'a entendu et s'est retourné vers moi avec un regard furieux. Il s'avance d'un air menaçant, alors je chante de plus en plus fort, et je supplie désespérément le Petit Peuple de venir à notre secours. Mumu a compris ce que je fais et j'entends sa petite voix se joindre à la mienne. Et puis j'entends autre chose, aussi. Comme des couinements de souris, des bruissements d'ailes de papillons. Au loin, les spectateurs font une ovation ; le spectacle a été magique, comme toujours. Mais ici, la magie menace de nous engloutir, ma sœur et moi, car le Bonhomme en Chocolat se transforme. Ses bras s'allongent, son costume sanguinolent et sa longue barbe d'un gris bleuté se mettent à scintiller. Mumu se met à pleurer alors je chante de plus en plus fort pour l'encourager. Et les souris et les papillons se rapprochent, mais lentement, si lentement !

Soudain, je sens tomber la cordelette qui me liait les poignets. Vite, je dénoue celle qui m'attache les chevilles et délivre ma sœur. Je ne comprends pas pourquoi le Bonhomme ne fait rien pour m'en empêcher mais il est immobile

maintenant. Je regarde autour de moi : c'est la première fois que je vois la Remise. C'est une pièce immense, pleine de créatures étranges : ce sont les Lutins et les Fées qui sont venus à notre secours ! Je reporte mon attention sur le Bonhomme et je m'aperçois qu'une larme coule sur sa joue. Il tend vers moi une main suppliante. S'il peut à nouveau bouger, c'est que nous avons arrêté de chanter. En effet, le Petit Peuple s'efface en vacillant. Nous sommes à présent dans un cagibi, presque un placard, rempli de costumes de théâtre et d'accessoires. Un couteau est posé sur une étagère à côté de moi, je m'en saisis. J'entends des voix dans le couloir : ce sont mes parents qui nous cherchent. Mais ils passent devant la Remise sans y entrer, il ne leur vient pas à l'esprit que nous avons pu leur désobéir ! Le Bonhomme de Chocolat se tient entre nous et la porte, alors je brandis le couteau et le frappe, de toutes mes forces. J'entends des rires qui résonnent dans le fond du cagibi, et des sanglots aussi. Le costume de Père Noël en chocolat se déchire et la barbe et la perruque tombent. Mais c'est moi que Muriel regarde les yeux écarquillés, car elle assiste à ma transformation. Mes gestes sont ralentis comme par une espèce de mélasse. Je me fige.

Je n'aurais pas dû tenter de tuer le Bonhomme en Chocolat ! C'est comme si j'en avais mangé un morceau, sauf que là, c'est pas en agneau ou en petit cochon que je suis transformé... Seul mon visage peut encore bouger. Je passe ma langue sur mes lèvres et sens le goût de chocolat qu'elles ont, maintenant. Mes yeux s'abaissent vers la silhouette à terre et je suis à peine surpris de voir la dépouille de vieux bonhomme s'effriter et le corps d'un adolescent en émerger.



Il a mon visage, mes traits et jusqu'à la moindre de mes expressions. Il sourit en me regardant et chuchote à mon oreille "à ton tour, maintenant !" Puis il entoure les épaules de Mumu d'un air protecteur et sort avec elle de la Remise. Pourquoi ne me reconnaît-elle pas ?



Muriel :

Kevin a changé depuis le soir de Noël, quand nous avons fait la Grosse Bêtise d'aller jouer dans la Remise, quand on a mis plein de désordre et qu'on a été punis, ce soir-là. Depuis sa bagarre avec le Père Noël, il me fait peur, il n'est plus gentil avec moi comme avant. Et puis, ce n'est pas normal, il ne veut plus manger de chocolat !



Kevin :

Depuis Noël, j'attends que quelqu'un vienne me manger et j'ai peur que ce soit Mumu : elle est si gourmande !

Lucie Chenu écrit des nouvelles et des articles, réunit des anthologies – (Pro)Créations (Glyphe), *De Brocéliande en Avalon* (Terre de Brume), etc. –, se commet dans des Puat et collabore à **Univers & Chimères** et à **Horifique**, le fanzine #1 de l'Horreur au Québec. Elle co-dirige la collection **Imaginaires**, aux éditions **Glyphe**.

Elle est aussi mère de deux enfants et, quand elle se sent un peu fatiguée, aime à déguster du bon chocolat... ça la... requinque. Ça la nourrit, en quelque sorte...

« *Le Théâtre de Barbe-Bleue* » a été écrit pour l'anthologie *Chocolat* de Martine Loncan publiée sur Onire.com, puis réédité dans *Marmite & Micro-Ondes*, puis dans *Lunatique* 71.

Vous avez croqué le Barbe-Bleu en chocolat de Lucie dans M&M n°11

Le père-noël-fouettard et la petite Muriel sont l'oeuvre de Sébastien Gollut.

• PASSEZ À LA CASSEROLE de *Thomas Dumoulin*

« Ah non ! C'est hors de question ! Pour rien au monde je n'accepterai de passer à la casserole ! » criais-je. Mais il n'est pas très facile de faire respecter son point de vue quand on est trimballé de gauche à droite sur l'épaule rugueuse d'un géant de la forêt, saucissonné comme pas deux dans une liane gluante et répugnante.

Et pour preuve, le géant qui nous avait arraché, moi et mon ami, à notre quête de nourriture, sur les versants du mont Thayr, ne l'entendait pas de cette oreille et se moquait fichtrement de ce que je pouvais raconter, sautant en gambadant d'une pierre à l'autre, franchissant des torrents énormes et des gouffres sans fonds.

« On a l'air malin !, pestait Durum, mon fidèle écuyer, avec qui je m'étais retrouvé embarqué dans cette galère.

– Ça, on peut le dire ! »

Je pestais moi aussi. Encore, s'il avait eu cinq ans, son erreur aurait été pardonnable. Mais à vingt ans (et demie), on ne fait plus griller de limaces en plein milieux d'une forêt pleine de géants !



Article un du code des Chevaliers Cueilleurs : Pas de feux en forêt, ça attire l'ennemi.

Mais je m'étais éloigné, poursuivant un renard, et je n'avais pu revenir à temps au campement pour empêcher Durum. Le géant nous avait surpris alors que je m'efforçais d'éteindre le foyer. Résultat, il a englouti toute notre récolte, dont j'étais pourtant fier (un éléphant, deux cerfs, trois renards et deux loutres), et qui nous aurait valu bien des éloges à la ville. Non content de cela, il avait voulu nous dévorer

nous aussi, et l'on ne devait notre survie qu'à la venue imminente d'autres géants qui, menaçant le repas de notre brave visiteur, l'avaient forcé à nous prendre « à emporter » comme dans un vulgaire fast-food de l'avenue du Château.

Durum donna des petits coups de ses poings sur le dos du géant, lequel grogna.

« On se calme, là-haut ! »

C'était la première fois qu'il nous parlait depuis le départ, et je dois dire que c'était une bonne chose. Les géants qui parlent appartiennent à l'espèce des montagnes, et ils sont plus cultivés, moins barbares que leurs collègues des vallées, et plus gourmets encore. Aussi pouvais-je espérer ne pas finir en homard ébouillanté, et compter une mort rapide avant d'être mangé. Je frissonnai : à l'Académie des Chevaliers Cueilleurs, on nous avait raconté plusieurs fois cette légende horrible d'un des nôtres qui fut avalé tout cru et tout vivant, telle une huître, par un troll affamé.

« Je m'appelle Rachel, Chevalier Cueilleur et Moine-Cuisinier, héros bien connu de la cité de Burp.

– Je m'appelle Kall le géant, et je mangerais bien toute la cité de Burp, si l'occasion m'en était donné. Rachel, Chevalier Cueilleur, dit à ton ami de se calmer, sans quoi je le donne à manger à mon chien. »

Par chien, il entendait cette créature horrible, longue de deux mètres, qui nous suivait depuis toujours et qui lorgnait mes mollets avec envie. Durum entendit aussi bien que moi et, curieusement, il cessa de gesticuler. Kall fit un bon prodigieux qui me donna le vertige : nous commençons l'ascension du mont Thayr, nous rentrions chez lui.

« Rachel, Chevalier Cueilleur et Moine-Cuisinier, c'est bien ça ?

– Exactement. J'ai fais mes armes dans les meilleurs écoles du monde.

– Je m'en étais douté. Tes cheveux sont encore emprunts des odeurs de cuisine. Je suis bien aise, cela m'évitera de t'assaisonner ! »

Il rit.

« M'assaisonner ? Mais tu n'y penses pas !, m'exclamai-je. Qui, plus tard, te donneras les bonnes recettes, si ce n'est pas moi, hein ?

– Recettes, recettes... Balivernes ! Je ne suis pas cuisinier, moi, je suis mangeur.

– Alors laisse-moi devenir ton cuisinier personnel et tu verras, tu seras un bien meilleur mangeur. »

Je concoctais une stratégie des plus intelligentes : en me faisant son cuisinier, j'aurais tôt fait de l'empoisonner et de regagner ainsi ma liberté.

« Il faut du temps pour cuisiner, et j'aurai bientôt faim.

– Oui, mais tu as deux prises, aujourd'hui, Kall. Il y a moi, le Moine-Cuisinier, mais aussi son écuyer, qui est un homme venu des provinces du nord où il a couru, enfant, dans les grandes herbes, se nourrissant des meilleurs grains de la vallée, ayant toujours vécu quiet dans la paix, aux muscles gros et tendres, aux os légers et à la chair douce...

– Hé !, cria Durum. Ne lui fais pas envie ! »



Article deux du code des Chasseurs Cueilleurs : Si vous-même êtes cueillis, donnez votre cueillette.

« C'est le genre de met qui se cuisine sur les fourneaux des trolls, où j'ai appris mon art.

– Vraiment, s'étonna Kall ?

– Assurément, repris-je. J'y ai même cuisiné un tout jeune enfant, qui régala bien des rois et des reines. Cet écuyer-là est un peu plus vieux, mais il n'a pas vingt ans. Et il est de bonne taille, bien en chair et fort goutu. »



Article trois du code des Chasseurs Cueilleurs : Vantez votre cuisine pour dissuader vos ennemis de vous manger cru.

« Avec quelques ingrédients dont moi seul ai le secret, je te ferai un plat dont tu me diras des nouvelles. »

Une main énorme passa tout près de mon visage, mais s'empara du corps svelte de Durum.

« Hé ! Qu'est-ce que vous faites ! Non, non ! »

Kall jugeait sa proie, pour savoir si elle méritait d'être cuisinée.

« Admettons que je sois d'accord. Quel plat me préparerais-tu, Moine-Cuisinier, avec cette chose ? »

La victoire était à moi. Désormais, on entrait dans la description de nourritures délicieuses, et je ne pouvais que lui mettre l'eau à la bouche. Sans y aller trop fort toutefois, car il pourrait aussi me dévorer cru.

« Que préfères-tu, Kall mon maître ? Un ragoût, une soupe, un gratin, une salade, un gâteau, une fricassée, un rôti ?

– Tu peux donc faire tout cela avec cet être ?

– Plutôt deux fois qu'une ! Je peux même te faire une tarte, ou un soufflé, ou un sandwich, uniquement avec quelques plantes et cet écuyer. »

Durum ne disait plus rien. Mort de peur, il était certain désormais qu'il allait déguster.

« Ma foi, reprit le géant, j'aime beaucoup les soupes. Je ne mange que de ça, je n'ai qu'une marmite.

– Une marmite ?, m'exclamai-je. Quelle coïncidence, c'est exactement ce qu'il me faut pour te préparer une soupe !

– Oui alors, quelle coïncidence. »

Ces géants sont vraiment stupides, et celui-ci tout particulièrement.

« Que mettras-tu dans ta soupe ?

– Du thym, de la salsepareille, et des petits fruits d'arbousier, et de l'amome d'Assyrie.

– J'en ai l'eau à la bouche, murmura-t-il.



Article quatre du code des Chasseurs Cueilleurs : Quand votre ennemi est à point, laissez le mijoter.

« Alors je ne t'en dis pas plus, Kall, sans quoi la surprise ne sera pas totale. »

Nous étions parvenus à la grotte où il logeait. Naturellement, il me déposa face à la marmite, et installa Durum, toujours ligoté, dans celle-ci.

« Fais ton travail, cuisinier ! » ordonna-t-il. Je commençais mon œuvre. Je pris soin d'ajouter à ma sauce quelques fruits d'une consistance inhumaine, de sorte que sa digestion allait l'endormir. Je pourrais alors m'enfuir, et regagner Burp, où je devrais faire état de la perte d'une récolte et d'un écuyer. Dommage, cela dit en passant, car Durum n'était pas mauvais. Enfin.

C'était un sacrifice utile, et en remerciement, j'acceptais de lui qu'il n'entre dans la soupe qu'au dernier instant, et la tête la première, car il avait la plante des pieds fragile. Je servis sous le regard suspicieux du chien, qui avait tout l'air d'un monstre.



« Ce fut un régal ! déclara le géant, une main sur son estomac grossi, l'autre sur le chaudron vide.

– Merci, Kall, répondis-je humblement.

– Tu fais vraiment des soupes succulentes.

– Tout l'honneur est pour moi.

– J'insiste. Dommage que l'on doive en rester là.

– En rester là ? »

Il allait me relâcher ? On n'avait jamais connu ça, même dans les annales de Burp !

« C'est que, tu es tellement bon cuisinier que tu m'a mis en bouche. Et ce gringalet est loin de me remplir.

– Mais alors, qu'est-ce que cela signifie ? »

Comme toute réponse, Rachel, le Chasseur Cueilleur, Moine-Cuisinier, héros bien connu de la cité de Burp, se sentit saisi par la tête, et termina tout habillé dans l'estomac de Kall le géant.



Article cinq du code des Chasseurs Cueilleurs : L'appétit vient en mangeant.

Thomas Dumoulin

partage sa vie entre ses études et l'écriture. Depuis peu, ses nouvelles commencent à être publiées dans des fanzines et des e-zines, et continue à s'occuper du fanzine **Notes de Merveilles**. (notesdemerveilles.over-blog.com)

Thomas vous a prêté ses casseroles dans M&M n°12

• UNE PETITE GOURMANDE de *Elise Lemay*

J'adore mon travail. Vraiment. Je sais que tout le monde n'a pas la chance de pouvoir le dire, et je savoure à chacun des instants où j'accomplis ma tâche le plaisir qu'elle me procure.

Que fais-je ? Devinez...

Letitreestpourtantévocateur. Jetravaille dans l'alimentaire, plus particulièrement dans le sucré. Mon domaine est celui des desserts. Oui, je sais, je suis menue et fine pour une gourmande. Il faut dire que je m'applique et que j'œuvre dur. Mais cela en vaut la peine.

Je me suis un jour livrée à un petit calcul. Il s'est avéré que j'avais goûté pas moins de cinq cent sucreries en tous genres. De la mousse au chocolat fondante en passant par les entremets délicats, pâtisseries raffinées, laitages onctueux et autres crèmes glacées parfumées. Comment pourrais-je m'en plaindre ?

La saveur des fraises sucrées et juteuses à souhait déposées sur une crème pâtissière ferme mais fondante, le tout reposant sur une merveilleuse pâte feuilletée beurrée croustillante. Quelle gourmande pourrait résister à ce plaisir ? La crème chocolatée emplissant un chou à la pâte aérée. La touche de crème chantilly vanillée « faite maison » recouvrant un léger sorbet aux framboises fraîches et citronnées. Le rhum pénétrant un baba légèrement ramolli par le subtil alcool. La mousse de crème emplies de pulpe de fruits divers. L'opéra aux couches de chocolat relevé par une succulente crème anglaise. Le beignet aux pommes fondant. La boule de crème glacée à la vanille se liquéfiant délicatement sur un crumble tiède et crouillant. Ou encore le laitage crémeux, dont la simplicité ne

supprime aucunement la saveur. Tous ces véritables ravissements pour les papilles gustatives sont, pour ainsi dire, mon quotidien.

J'ai de surcroît la chance d'avoir des patrons qui, en plus d'être fins gastronomes, s'intéressent aussi aux pâtisseries orientales. De ce fait, j'ai eu la chance de pouvoir goûter les makroudes et leurs dattes savoureuses, les montecaos aux épices subtiles, mais aussi les cigares au miel vanillés, les cornes de gazelle et leurs amandes, ou encore les zlabillas gras à souhait. En somme, j'ai pu découvrir mille et un plaisirs gourmets venus d'horizons lointains.

Mes collègues ne sont pas toutes aussi gourmandes que moi, je dois bien l'admettre. Certaines en arrivent à ne plus supporter toutes ces sucreries diverses et merveilleuses. Il me faut vous préciser qu'elles travaillent depuis plus longtemps que moi, cela est donc normal. La lassitude du sucré les gagne, et elles aspirent aux saveurs salées. Et nos confrères qui travaillent au salé ne les ménagent pas. Ils leur racontent les diverses préparations qu'ils peuvent goûter, gastronomie française ou découvertes exotiques, en leur détaillant tout après leur travail.

Les confrères du salé nous exposent donc avidement comment les salades sont agrémentées de chèvre chaud, de fines tranches de truite fumée, de dés de fêta, de juteuses tomates cerises, et autres filets d'huile d'olive ou de vinaigre balsamique au goût unique. Ils ne tarissent pas d'éloges sur les terrines aux légumes d'une fraîcheur inégalée,

les macédoines de poivrons colorés, les fines asperges légèrement gratinées, ou les savoureuses purées de pommes de terre agrémentées de potiron.

Croyez-vous qu'ils s'en tiendraient là ? Evidemment non. Je les comprends cependant, je pourrais parler desserts des heures durant.

Ils nous décrivent les boulettes de riz farcies avec une mozzarella fondante et des tomates bien mûres. Les œufs tièdes sur les toasts chauds. Les pâtes fraîches relevées par l'ail goûté. Mais s'ils ne nous épargnent pas les accompagnements, ils en font autant pour les viandes et poissons. Des magrets de canard braisés aux brochettes d'agneau aux herbes de Provence, en passant par les entrecôtes de cerf aux figues, les ailes de poulet croustillantes accompagnées de sauce aigre-douce, ou encore le civet de chevreuil si caractéristique des gibiers. De même pour les soufflés de poisson, les feuilletés de saumon rose, les gambas aux concombres, les langoustes grillées, ou pour les quenelles de brochet. Ils sont tout simplement in-ta-ri-ssables. Et ce ne sont pas mes collègues, envieuses mais curieuses, qui vont les tarir en ce domaine. Elles écoutent nos confrères dans un silence quasi religieux, et ne tolèrent aucune interruption lors des descriptions précises des somptueux mets salés.

Enfin, somptueux, tout est une question de point de vue... Je trouve les desserts bien d'avantage appétissants.

Les anciennes du sucré jalouent de même les plus grandes. Celles qui travaillent aussi au salé, mais d'avantage dans les soupes, potages et autres veloutés. Je vous concède que l'on néglige trop souvent cette partie de la gastronomie qui est pourtant très artistique et délicate dans la palette des

saveurs. Lorsqu'elles en ont l'occasion, les plus grandes prennent la parole pour défendre l'objet de leur travail. Défile alors devant nous le ballet des potages aux oignons de printemps, à la pomme de terre et au saumon, au fenouil et crostini. Sans oublier les soupes au chou blanc ou aux châtaignes. Sans négliger les veloutés de potiron, ou de carottes. Sans omettre gaspacho andalou, bortsch à la betterave ou pesto au basilique. Rien. Elles n'oublient rien.

Remarquez qu'elles ne font que défendre leur part du gâteau si je puis dire. La part d'un bon gâteau onctueux à la crème pâtissière fondante... Excusez-moi, je m'égare.

J'aime vraiment mon travail. Et je plains mes collègues qui dénigrent nos chers desserts. Je ne décrie pas la qualité du salé. Il s'agit simplement d'autre chose. Nos travaux sont complémentaires. Cela permet de décupler les combinaisons possibles entre les entrées, les plats et les desserts dans un menu. Piocher un peu de ceci, une touche de cela, introduire, ajouter, agrémenter, mélanger, relever, orner, tout cela est un véritable art. Bien entendu, ce n'est pas le mien, mais celui de mes patrons. Je ne serais jamais capable comme eux d'allier une saveur à une autre, de marier les parfums, d'en soulever d'autres. Mes patrons sont des artistes. Des artistes culinaires. Car ils aiment faire bonne chère. C'est un véritable mode de vie. J'ai vraiment beaucoup de chance de travailler pour eux.

Et je plains vraiment les anciennes, mes collègues, qui se laissent polluer l'esprit par les médisances des fourchettes, des couteaux et des grandes cuillères. Je suis très heureuse, moi, d'être une petite cuillère. Et ce n'est pas parce que telle fourchette a piqué des gnocchis de

semoule aux champignons savoureux que je renierai ce que je suis. Ni parce qu'un couteau présomptueux a eu le plaisir de trancher du lapin cuisiné à l'huile d'olive. Ni parce qu'une grande cuillère a plongé dans un velouté d'asperges savoureux. Ils sont tous si fiers voyez-vous. Je préfère de loin être une petite cuillère sans prétention, qui savoure quotidiennement son travail et la joie de ne rien être d'autre qu'une toute petite cuillère qui laisse ses confrères prétentieux s'étaler de tout leur long sur un travail prétendument meilleur que le nôtre.

Oui, je peux vous le dire : je suis contente d'être une petite cuillère travaillant pour des patrons si fins gourmets. C'est le rêve de toute petite cuillère. La carrière parfaite.

J'aime mon travail. Vraiment. Moins lorsqu'il s'agit du café. C'est amer, le café. Mais je vous avoue qu'avec une pointe de crème chantilly « faite maison » vanillée, saupoudrée de chocolat en poudre...

Elise Lemay Depuis sa publication dans nos pages, Elise a rédigé une biographie en 2007, et s'est concentrée avec son mari sur un projet commun sous le pseudonyme de *Eillea Ticemon* (<http://eillea.ticemon.free.fr>) où ils ont mis en ligne un jeu de rôle complet de 250 pages en pdf, ainsi que des scénarii, des soirées enquête, le tout en téléchargement gratuit. Sous ce pseudonyme, ils sont également auteurs d'une nouvelle dans **Phénix Mag'** et un article sur **SFMag**.

La petite cuillère de Elise était rangée dans M&M n°13



• LE GOÛT DU SECRET de Jérémie Bélot

Je viens de mettre un point final à mes Mémoires. Un succès selon mon éditeur. Ils se muent tous en boulier, on peut donc lui accorder quelque crédit. Sur ce point tout au moins... Il est pourtant une anecdote que j'ai toujours voulu tenir secrète. J'ai vécu maintes aventures au cours de mon existence, mais celle-ci fut des plus insolites.

Je l'ai tue d'abord par honneur. On me l'avait expressément demandé. Voire prié. Or nul ne peut m'accuser de vilenie. Quiconque en aurait l'impudence, entendrait aussitôt mes témoins frapper à son huis ! Même à cet âge avancé, ma poigne s'avère encore assez ferme pour défier un offenseur. Mon silence visait également à préserver la respectabilité des notables qui y furent impliqués. Et surtout celles de leurs innocentes familles. Tombée entre des mains peu scrupuleuses, elle aurait pu se révéler compromettante. Mais aujourd'hui, tous les protagonistes de cette singulière affaire reposent en paix. Ou tout comme. En outre, à une époque où la turpitude règne, qui se soucie encore d'une valeur telle que la noblesse d'âme ?

L'histoire que je vais désormais vous narrer, s'est déroulée durant une période de ma vie que je qualifierais de transition. Les médisants la traitèrent de traversée du désert. Pour moi, elle ne fut qu'un battement d'aile, un cillement, un soupir. Que voulez-vous ? Mon génie ne cessa de cristalliser envies et animosités... Tragédien en berne, romancier en déploiement, je parachevais l'œuvre qui allait m'ouvrir les portes de la renommée. Et bouleverser le monde des lettres. Celle dont, dans les siècles à venir, on se délectera longuement de la lecture tant elle est immortelle. Une preuve ? Point n'est la peine d'en citer le titre, il suffit d'en livrer cette devise pour que chacun la reconnaisse. « Un pour tous ! Tous pour un ! »...

Quand on me présenta les faits, la publication de mon cycle sur les grands crimes de l'Histoire était récente. Sans doute l'une des raisons qui justifia mon assistance. L'autre, ma compétence en art culinaire. Car le nœud du problème résidait en une intoxication alimentaire. Une véritable énigme. Jusqu'à ce que je m'en préoccupe. C'est mon regretté ami, Gérard de Nerval, qui me soumit le mystère. Ah Gérard... Quoi qu'aient pu insinuer certains fielleux, ta disparition m'affligea tant. Je ne m'en remis jamais vraiment. L'ultime image que j'ai de toi, me hantera jusqu'à mon dernier souffle. Vision cauchemardesque. Cette venelle sordide, ce lugubre escalier, ce lacet blanc autour de ton cou... Assez !!! Je ne possèderais jamais le talent de mon fils pour user à bon escient de cette veine sensible. Autant me cantonner dans ce qui forgea ma réussite, l'intrigue. Trêve de verbiage, place à l'action ! Que le mémorialiste s'efface, que paraisse le conteur...

◆ ◆ ◆
Manches retroussées, le maître queux bâti en hercule s'affairait à ses fourneaux. Teint hâlé, cheveux sombres, depuis le point du jour, il n'avait guère quitté son plan de travail. Sinon pour se tourner vers la cuisinière en fonte. Cerné par une batterie de casseroles en cuivre, une pléthore d'ustensiles étalés devant lui, ses gestes se succédaient avec méthode. Hacher, parer, trancher, lier, barder, assortir... Rien n'aurait su le divertir. Parfois tout de même, papilles excitées par les arômes, narines aguichées par les fumets, il n'y résistait plus. Il devait goûter. Comme avec une jolie femme. Brunoise sautant dans une poêle, cuissot rôtissant sur une broche, ortolans rissolant sous la salamandre, consommé mijotant à l'étouffée... Pas trop. Juste pour ressentir les prémices des agapes. Une sorte d'avant-goût de plaisir.

Il était radieux. Rien ne l'avait autant réjoui que mettre la main à la pâte, que palper de simples aliments pour les convertir en joyau. Sauf évidemment les rencontres d'alcôve. Il se sentait l'âme d'un alchimiste, d'un mage, d'un thaumaturge. Cela faisait trop longtemps qu'il n'avait conçu un tel festin et convié des intimes à le partager. Finance obligeait. Il fallait avouer que, depuis quelques années, les rentrées s'étaient espacées. Puis raréfiées. Mais la roue allait bientôt tourner, la Fortune ne pouvait le délaisser aussi longuement. Surtout avec l'ouvrage qu'il était en train d'écrire... En attendant, la parution de ses "Crimes Célèbres" l'avait quelque peu renfloué. Occasion à célébrer autour d'une joyeuse tablée.

Il souffla sur une sauce de son cru, avide d'en apprécier l'harmonie des saveurs. Un léger coup résonna sur la porte. De surprise, il en lâcha la longue cuiller en bois qu'il tenait. La maisonnée était pourtant bien prévenue, on ne devait le déranger sous aucun prétexte !

«Entrez !» mugit-il de sa voix de stentor. Le désarmant sourire de celle qui pénétra, tempéra aussitôt le courroux qui l'avait déjà.

«— Oui Ida ? Que se passe-t-il ?

— Je sais que lorsque tu endosses la tunique de Lucullus, rien ni personne ne sauraient t'importuner, mais tu as une visite. J'ai eu beau lui répéter que tu étais trop occupé pour voir quelqu'un, il a insisté.

— Et qui donc est ce fâcheux que je lui taille les oreilles en pointe ? plaisanta-t-il en brandissant un couteau à dépecer.

— Gérard... Gérard de Nerval.

— Allons bon ! Ton galant transi est de retour ? S'empourpre-t-il toujours autant lorsqu'il te parle ?

— Oh arrête Alex... rosit-elle. Je suis tellement plus âgée que lui.

— Il n'empêche que tes formes généreuses ne le laissent pas de marbre...

— Espèce de grosse andouille ! rit-elle en lui lançant une tomate. En tout cas, il a l'air si préoccupé que je me suis permise de t'avertir.

— Tu as bien fait, je vais le recevoir de suite. Gérard sera toujours le bienvenu sous notre toit. »



Élégant dans sa redingote en tweed, le poète fit une entrée discrète. À l'image du personnage. Il possédait ce regard fuyant que d'aucuns auraient pu assimiler à de la fourberie. Mais le corpulent cuisinier était un familier, il connaissait la timidité presque puérile de son visiteur. Il n'ignorait pas non plus que pour l'amener à s'ouvrir, il fallait adopter une certaine formule. Trouver la clef qui enclencherait le mécanisme. D'abord le détendre, puis entamer la discussion sur des paroles anodines pour enfin glisser sur l'essentiel. Une mise en bouche, en quelque sorte.

Il commença par lui offrir un verre de vin qu'il refusa de son ton traînant. Il ne

s'en servit pas moins un.

«— Tu as tort. C'est sans doute l'un des plus distingués Clos de Vougeot qu'il m'ait été donné l'heur de déguster. À propos, comment te portes-tu à présent ? Il me semble que tu fus quelque peu... souffrant ?

— Oui. J'ai été fou. Vous étiez au courant, non ?

— Hum... Certes. Alexandre nous en a informés dans l'une de ses lettres. Mais aujourd'hui, tout va bien ? Tu parais avoir recouvré la santé...

— C'est ce que les médecins assurent. Pour ma part, cet épisode ne fut qu'une transfiguration de mes pensées habituelles, un songe éveillé dans lequel je me complaisais. Et que je regretterais. Au fait... Dieu est mort !

— Bien sûr... Abordons plutôt un sujet beaucoup plus tangible, comme le repas que je prépare.

— Si cela vous est agréable... hausse-t-il les épaules.

— Brillat-Savarin affirmait que la règle d'or de la gastronomie est d'étonner le palais des gourmets. Or avec ce que je leur ai concocté, mes convives vont en demeurer bouche bée ! Tout y sera inédit, à commencer par le service qui se fera à la russe. J'ai pu en apprécier la supériorité sur le nôtre chez les Tolstoï, à Moscou.

— Si vous le dites... répond-il évasivement.

— Quant aux plats, que du pittoresque, de l'original, du fantasque ! Un velouté de tortue, tradition britannique par excellence... sûrement le secret de leur flegme légendaire... Du saumon sauvage, heureusement réhabilité par Maître Carême... Des mauviettes farcies... le volatile j'entends, non pas le gringalet.

— Très amusant... sourit-il poliment du bout des lèvres.

– Bon... Je saisis à présent pourquoi une partie de mon lectorat m’a délaissé. À ton image, ils doivent me trouver guère passionnant.

– Non, non ! Vous vous méprenez ! Poursuivez-donc, je vous en prie.

– Soit ! Nous en étions donc aux alouettes truffées...

– Des truffes !!! l’interrompt-il, subitement alerte. Pourquoi ne pas en avoir parlé de suite ? C’est justement une histoire de champignon qui m’amène.

– Dieu merci, nous y voilà enfin ! soupire-t-il. À ton tour de discourir, moi au moins je vais te prêter une oreille attentive.

– Avant tout, j’en appellerais à votre honneur. Ce que je vais vous raconter ne doit jamais s’ébruiter. L’homme pour qui j’entreprends cette démarche désire par-dessus tout préserver l’honorabilité des siens.

– A-t-on déjà vu plus discret que moi ? En outre, tu connais fort bien le poids de mon honneur pour avoir été par le passé l’un de mes témoins. Néanmoins, s’il te faut ma parole, je te la donne sans hésiter.

– Je n’en ai jamais douté. De toute façon, c’était une exigence de mon ami, comme le secret de son identité. Nous l’appellerons donc le Comte de.. Même s’il n’était guère convaincu, j’estime que vous êtes l’unique personne qui puissiez encore lui venir en aide. Et peut-être le sauver du billot...

– C’est donc si grave ?? Allons ! Viens-en vite à l’essentiel !

– Pfff... Quelle affaire ! Elle est tellement incroyable, tellement horrible, que je ne sais par où commencer...

– Par le début m’apparaît tout justifié.

– J’étais persuadé que votre sens inné de l’intrigue nous serait grandement utile. Mais cela risque d’être assez long...

– Qu’est une perte de temps en regard du gain d’une vie ? Du reste, mon Côte de Nuit aiguïsera ma vigilance. Maintenant, hâte-toi ! Ton mystérieux préambule a attisé ma curiosité.

– Bien. Les racines de ce drame remontent à plus de vingt ans. Plus précisément à un sordide complot qui fit grand bruit dans la région de Marseille. À l’époque, le Comte de., riche et puissant armateur, était un fringant aristocrate épris d’aventure... et d’une superbe Toscane. Et même si cette passion était partagée, elle fut la malencontreuse cause de sa perte. Le plus fidèle ami du comte, le Duc... Ah ! Comment le nommerais-je ?

– Le Duc de. me semble approprié.

– C’est exact ! Pourquoi n’y ai-je pas songé ? Enfin... Le Duc de. donc, eut vent d’une conspiration visant à renverser le régime en place. Or, paraît-il, le nom du comte ne cessait d’être évoqué parmi les conjurateurs. Et comme celui-ci n’avait jamais dissimulé ses sympathies politiques, le duc agit. Non pas en prévenant son ami, mais en le dénonçant aux autorités.

– Ça, c’est un bon camarade ! Mais quel rapport avec la belle Italienne qui l’aurait perdu ?

– Voici la première perfidie de cette tragédie. Pour se justifier, le duc prétendit n’avoir écouté que la voix du patriotisme, surtout pas celle de l’amitié. Elle l’aurait retenu. Seulement, un doute subsistera toujours puisque, avant qu’elle ne rencontre l’amour, il était le prétendant de la jeune femme en question.

– Je vois. Trahir le compagnon pour écarter le soupirant.

– On ne sut jamais le fin mot. Quoi qu’il en soit, le comte fut arrêté et jugé rapidement. Trop, certainement. Sans possibilité réelle de se défendre, l’occasion était trop belle pour écarter un

intouchable libre penseur, il fut condamné à dix années de réclusion. Dont cinq dans le terrible château d'If. À sa libération, il préféra disparaître. Plus rien ne le retenait ici.

– Pas même l'ardente Toscane ?

– Non... Désespérée, elle avait entre-temps cédé aux avances du Duc de..

– Diable ! Ton ami est décidément béni des dieux...

– Oh tout ne fut pas si sombre pour lui. Pendant son éclipse délibérée, il fit fortune aux Amériques où il rencontra d'ailleurs celle qui partage aujourd'hui son existence. La fille d'un chef de tribu Apache, je crois... Peu importe ! Au bout d'une décennie d'exil, le Comte de. décida de regagner sa terre natale afin d'y trouver le repos et un lieu pour y finir ses jours. Il se mit alors à acquérir diverses demeures, dont une dans le Boulonnais. Celle où se déroula cet affreux crime...

– Un crime !?! Ventrebleu ! Ton récit est digne du récent succès d'Eugène, les fameux mystères...

– Hélas, nous n'avons pas affaire à une fiction ! Pour célébrer son retour et ne pas se retrouver esseulé dans un pays qu'il ne connaissait plus, il a voulu relier avec ses relations d'antan. C'est ainsi que dimanche dernier, il résolut de faire table rase du passé. Il convia à une réception intime, le Duc de. et son épouse.

– Guère porté à la rancune le comte.

– Eh oui ! Ce qui prouve la profondeur de ses qualités morales. Pour la circonstance, il leur prépara même une recette familiale, des sot-l'y-laisse aux morilles...

– Excellente association, digne d'un gentleman ! Cet homme me plaît de plus en plus.

– Le dîner se déroula de la plus parfaite des manières et chacun se quitta les

meilleurs amis du monde. L'ennui, c'est que la nuit même le duc trépassa dans d'atroces souffrances et sa femme en réchappa de peu ! L'officier de police, chargé d'une enquête de routine dans ce genre de décès, eut la lumineuse inspiration de faire analyser les restes de leur ultime repas. Et le chimiste mandé, un certain Jean-Baptiste Dumas...

– Avec un tel nom, nul ne peut mettre en doute ses compétences.

– Assurément. Cependant il conclut à un empoisonnement. Les fameuses morilles étaient en fait des gyromitres !

– Morbleu ! On ne peut pourtant les confondre ! Autant l'une est brune que l'autre rougeâtre... À moins que ce ne soit intentionnel...

– Le commissaire aboutit aux mêmes constatations et agit avec célérité. Il inculpa le comte d'homicide volontaire. Il risque désormais la peine capitale, ses antécédents judiciaires ne plaidant guère en sa faveur.

– Quelque chose me gêne... Aucun des cuisiniers ne s'est aperçu de la... méprise ?

– Voilà l'autre fourberie du sort. Ce plat est un secret de famille ancestral, transmis de père en fils. Et seul un initié peut le concocter, de la cueillette des champignons au service. Une sorte de rite.

– Plutôt macabre... Diantre ! Toutes les évidences sont contre lui.

– Les apparences, pour être plus précis. Car je suis intimement convaincu qu'il n'a pu commettre un tel forfait ! J'estime le connaître suffisamment pour avoir apprécié sa droiture, son honnêteté et sa noblesse de cœur. Et même si les preuves abondent, je ne peux que le croire lorsqu'il clame son innocence et affirme avoir réellement ramassé des morilles. C'est pourquoi je vous implore

d'intervenir en sa faveur. Vous seul pouvez encore le sauver !

– Cette confiance aveugle en tes amis te rend peut-être sourd à la réalité... Néanmoins le défi me tente, et je me fais fort de le relever ! Où est-il incarcéré ?

– On l'a conduit au dépôt de Saint-Germain-en-Laye. Allons-y à pied ! Cela nous aèrera après cette étouffante discussion ! s'exclame-t-il, le visage illuminé.

– Tu es fou ! Euh... non... ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... Mais enfin ? C'est à plus de quatre lieues ! Non, non, prenons plutôt le chemin de fer.

– Pff... soupira-t-il, déçu. On n'est pas rendu ! »



Ballottés par les cahots du fiacre, ils n'avaient soufflé mot depuis la gare. Seul le martèlement des sabots rompait ce pesant silence. Le nez collé à la vitre, Gérard s'était renfrogné. Sans doute parce que son ami avait encore refusé de marcher...

À la dérobée, Alexandre l'observait. Il n'était plus que l'ombre de l'alerte collaborateur qu'il avait affectueusement surnommé le jeune homme. Tant pour son charme que par sa délicatesse. Cheveu rare, teint blafard, maigreux malade, la muse verte et son patient travail de sape semblaient l'emporter... Et que penser de ces extravagances qui l'habitaient ? Le possédaient presque... Ainsi, de la simple puissance de son regard, il prétendait arrêter un cabriolet lancé en pleine course. Certes, cela avait réussi pour le leur... Sauf que pour y parvenir, il s'était jeté en travers de ses roues et n'avait dû sa survie qu'à la dextérité du cocher ! Il recueillait aussi chaque feuille, chaque caillou qu'il trouvait sur son chemin, pour les fourrer avec frénésie dans ses poches. Sans parler de cette singulière obsession de la marche...

Tout à coup, le poète se tourna vers lui et, d'un ton enfiévré, l'apostropha. Il en sursauta. « La littérature !?! Je la tiens... je l'ai définie. La voici ! » . Il tira un papier de son gilet et le lui tendit, la main tremblante. Alexandre en prit lentement connaissance sans oser relever les yeux. Il était saturé de ratures, de gribouillis et de taches d'encre. Leur arrivée le dispensa de réponse.



« Voilà, il n'y a rien d'autre à ajouter. » . Chevelure léonine, peau noblement tannée, le comte ne faisait pas son âge. Hormis lorsque l'on croisait son regard. Las et résigné. Sa chemise blanche, à manches bouffantes et col plissé, s'ouvrait sur un torse puissant. Par miracle, elle était demeurée immaculée dans cette geôle humide et moisie.

« Vous voyez, j'avais raison, reprend-il de son accent chantant. Cette histoire est des plus simples, il était inutile de vous déranger pour si peu. J'avais pourtant prévenu Gérard, mais il est si dévoué... D'ailleurs, moi-même je commence à croire à ma culpabilité. Les preuves sont si indiscutables... ».

Accablé, il se laissa choir sur sa paillasse, tête entre les mains. Par pudeur. Avec prévenance, Gérard s'approcha et, pour le reconforter, les saisit entre les siennes. Étrangement, il se mit alors à les examiner avec minutie, tout en les retournant lentement. « Je possède le savoir occulte des mains ! clame-t-il soudainement. Or les tiennes m'apprennent que ton ascendance est céleste, à mon instar. Seulement, pour en être sûr, il me faudrait inspecter tes pieds... Déchausse-toi donc ! » . Et il fit mine de se baisser afin de lui tirer les bottes.

Les deux surveillants présents dès leur entrée se précipitaient déjà pour l'en empêcher, lorsque Alexandre s'interposa. D'un geste, il leur révéla l'état de son

compagnon et les pria de le laisser agir. Après s'être brièvement entre-regardés, les gardiens reprirent leur faction en haussant les épaules. Si même les hautes instances judiciaires n'avaient réussi à interdire cette entrevue, que pouvaient-ils ? Sinon prendre des précautions avec un tel notable. Le passé et ses revirements leur avaient enseigné la prudence...

Doucement, Alexandre releva le poète et, pour le raisonner, lui parla avec douceur. Presque en susurrant, comme on apaiserait un enfant. Quoiqu'il ne fût guère un père exemplaire... Soudain, son attention fut attirée par la main du captif. Il délaissa aussitôt Gérard et s'adressa sur un ton solennel au prisonnier.

« Je vous en conjure monsieur. Révélez-moi votre identité, il en va de votre vie ! Allons ! Cette dissimulation vous dessert... » . Indécis, le détenu jeta un coup d'œil interrogateur au poète qui, d'un franc hochement, l'enjoignit à répondre.

« — Soit. Cependant je ne pense pas que...

— Bien au contraire ! Il s'agit ni plus ni moins de la solution de ce mystère.

— En ce cas... Je suis Frédéric-Armando Edmond del Danteschi, treizième comte de Monte Cucculi, déclame-t-il en se redressant.

— Appartenez-vous à la famille du Prince Raimundo de Monte Cucculi qui participa à la Guerre de Trente Ans ?

— J'en suis même un descendant direct.

— Parbleu ! Tout s'explique donc ! »



En une poignée d'heures, Alexandre avait troqué sa tunique de Carême contre celle de Vidocq. Tel était le personnage, touche-à-tout de génie... À l'issue de l'entretien avec le suspect, il soutint avec fougue détenir de nouveaux éléments.

Décisifs selon lui. Ils allaient éclaircir cette ténébreuse affaire et faire le jour sur une injustice. Mais seule une reconstitution des faits sur les lieux mêmes du drame saurait y pourvoir. Et, en dépit de sa force de persuasion, il ne l'obtint que grâce à l'intervention des avocats du détenu. Des maîtres du barreau. Ils connaissaient accointances et arcanes juridiques capables de venir à bout de toute résistance. Même celle de l'officier chargé de l'enquête. Il n'accepta du bout des lèvres qu'à une condition. Que le domaine fût truffé de policiers...

Posé au cœur du pays des sept vallées, le manoir du Comte de Monte Cucculi surplombait la campagne environnante. Sans hauteur, simplement. Terroir de bocage et de marécages, la contrée évoquait une étoffe écossaise par la bigarrure de ses champs et le chatoiement de ses haies. Elle en avait du reste les qualités. Chaleur et rusticité. La demeure respirait la sobriété, et n'aspirait qu'à se fondre dans le paysage. Comme pour en acquérir son caractère. Après une grille en fer forgé, on y accédait par une allée de graviers. Façade de pierre blanche, toit en ardoise, son corps à étage s'encadrait d'ailes dépouillées. Abritée du vent par la douce étreinte d'une futaie, elle était perchée sur une éminence verdoyante. À ses pieds, s'écoulait un paisible ruisseau entre deux rangées de saules. Leurs basses branches venaient en lécher la surface. Au loin, son cours se perdait dans le voile brumeux qui, continûment, l'affleurait...

Avant de s'enfoncer dans la forêt domaniale, Alexandre avait pris à part Gérard, magistrats et autres agents de la force publique réunis pour l'occasion. Il leur affirma que la réussite de sa manœuvre reposait sur deux critères. D'abord, ne surtout pas intervenir quoi

que le prévenu fit. Ensuite, sur son silence. Il ne pourrait leur livrer la clef de l'énigme que si le suspect se comportait comme il l'envisageait. Chacun agréa gravement. Le commissaire maugréa plus qu'il ne donna son accord. D'allure malingre, il avait l'air d'un austère maître d'école de province. Il aurait pu passer pour insignifiant, si ce n'était ce regard noir et perçant qu'il dissimulait derrière des bésicles. Alexandre sut de suite qu'il serait un impitoyable rival.

Sur la sente qui serpentait au travers du bois, le comte cheminait sans hésiter. Au détour d'un coude du ru, il s'arrêta et se dirigea vers un bosquet de châtaigniers. Il écarta un rideau de fougères et découvrit quelques ronds de sorcière. « Voici les morilles. » annonça-t-il. Cependant, bien que leur forme pût abuser un amateur éclairé, leur rougeur flamboyante ne trompait guère. Il s'agissait bien de gyromitres ! Ce qui ne l'empêcha pas d'en ramasser une douzaine. Alexandre n'avait cessé de l'observer. Guettant chaque mouvement, épiant la moindre mimique, attendant le plus petit tremblement... Mais face à son apparente absence de réaction, il hocha lentement la tête.



La cuisine du castel était assez vaste pour accueillir l'ensemble de la cohorte judiciaire. Aligné le long de l'interminable table rustique, nul ne quittait des yeux le comte, debout de l'autre côté, ingrédients et ustensiles posés devant lui. Insouciant quant à son image, il enfila un grossier tablier. Alexandre apprécia cette indifférence, preuve d'une franche simplicité. Décidément, cet homme se révélait un authentique gentilhomme, songea-t-il... Dans un silence sépulcral, le prévenu entama la funeste recette. On eût dit qu'il obéissait à un antique

cérémonial tant ses gestes étaient augustes et instinctifs. Avec en plus une sûreté de main qui témoignait d'une expérience éprouvée. Il ressemblait à l'artisan qui, après avoir jaugé d'un œil expert son matériau brut, le ciselait en œuvre d'art.

Il commença par nettoyer les champignons comme seul un grand chef aurait agi. En soufflant avec minutie dans chaque alvéole. À l'aide d'un fin couteau parfaitement aiguisé, il les fendit ensuite dans le sens de la longueur. Il s'empara alors d'une sauteuse en cuivre au fond étamé. Non sans émotion, Alexandre remarqua qu'elle affichait dignement bosselures et usage. Des vertus... Le comte y rissola une poignée d'échalotes finement hachées, puis y déposa avec délicatesse douze sot-l'y-laisse. Il en précisa l'origine locale, telle une fierté. Lorsqu'ils furent dorés à point, il les saupoudra de farine. Et, dès que l'ensemble se colora d'un appétissant roux, il le mouilla en versant une large rasade de Pouilly fumé.

Alexandre n'y résista pas. Ces fumets qui l'environnaient, l'assaillaient, et tournoyaient autour de lui comme pour le défier... Ces crépitements, grésillements, et autres doux sons de cuisson qui le narguaient... L'appel était trop puissant, la torture trop intense. Il devait goûter ! Alors qu'il avançait avec avidité vers la cuisinière, bouche salivante, son regard buta sur les gyromitres. Ce qui éteignit aussitôt son envie. Il étancha sa soif d'un verre de vin qu'il avala goulûment. À s'en faire claquer la langue. Lorsqu'il s'aperçut que tous le dévisageaient, interdits, il prétexta gauchement que leur excursion sylvestre lui avait asséché le gosier.

Le suspect en sourit bonnement, sans pour autant se distraire. Il n'avait quitté sa préparation d'un cillement. Après ébullition, il abaissa le feu et ajouta les

champignons. Il sala et poivra, râpa quelque peu une noix de muscade et laissa mijoter. Il acheva le plat en liant la sauce avec deux cuillers de crème fraîche, puis en la réduisant jusqu'à consistance de nappage. Sirupeux et miroitant à souhait. Il dressa avec harmonie quatre assiettes et invita Gérard, Alexandre et l'officier à partager le mets avec lui. Il amenait déjà la fourchette à ses lèvres quand Alexandre l'en défendit.

«— Mieux vaut ne pas courir le risque. De toute façon, nous avons la preuve que nous cherchions.

— Quelle preuve ? Sinon qu'il possède un certain brio pour la cuisine, ça on ne peut lui dénier ! ironise le commissaire.

— Allons, allons, monsieur... Nous sommes tous témoins que le prévenu œuvra sans retenue, ni arrière-pensée tout au long de sa recette. La déduction logique à en tirer, c'est qu'il crut sincèrement cueillir des morilles...

— Mais c'étaient des morilles !?! s'écrie le comte, interloqué.

— La police ne déduit jamais, elle prouve ! Et ici, tout juste conclut-elle que la palette de talents de notre... ami, s'orne sans doute d'un autre don... celui de la comédie.

— Jem'attendais à ce genre d'arguments. Passons donc au second acte de ma démonstration. Gérard ? Veux-tu bien vider tes poches ?

— Pardon !?! Pour... quelle raison Alexandre ??

— Parce que j'ai besoin de ce qui s'y trouve pour poursuivre. Voyons... pas d'enfantillages s'il te plaît... Hâte-toi ! »

Devant l'insistance et le ton rude de son compagnon, insolite chez cet être au mytique calme olympien, le poète obtempéra. En soupirant.

Progressivement, un hétéroclite monticule s'éleva face à lui. Constitué

entre autres de feuilles d'arbres, de cailloux, de papiers chiffonnés, et de bouts de ficelle. Qui aurait pu imaginer que des poches pussent contenir un tel bric-à-brac ? Même Alexandre s'en étonna. Un bref instant. Car quand son ami eut terminé, il extirpa trois composants qu'il plaça bien en vue de tous. Une pomme de pin, une feuille de coudrier franc, d'un pourpre vif, et un galet grisâtre. Après quoi, mains croisées dans le dos, il se mit à arpenter lentement la pièce.

«— Monsieur le comte... dit-il enfin, au bout d'un trop théâtral silence. Voudriez-vous nous indiquer le coloris de chacun de ces objets ?

— Qu'est-ce que c'est encore que cette plaisanterie ? s'exclame le policier.

— En voilà assez ! s'empourpre Alexandre. Le parquet nous a donné carte blanche pour résoudre cette affaire comme bon nous semblait ! Je vous prierais donc de ne plus entraver le cours de la Justice avec votre mauvaise volonté... Bien ! Qu'attendez-vous monsieur le comte ? Nous vous écoutons !

— Eh bien... Aux nuances près, ils sont tous trois gris.

— C.Q.F.D. ! annonce simplement Alexandre, l'œil pétillant.

— Quoi... C.Q.F.D.... grommelle le commissaire.

— Comment !?! Vous n'avez guère compris ? Cela dépasse l'entendement !

— Monsieur, reprend calmement l'officier en le fixant droit dans les yeux. Que vous me traitiez de haut, passe encore. Un humble serviteur de l'État de mon acabit y est accoutumé avec des personnes de votre condition. Par contre, que vous me railliez, je ne le permettrai jamais. Dois-je vous rappeler que nous nous trouvons sur la scène d'un crime, non sur celle de l'une de vos tapageuses pièces ? Alors, un conseil. Contenez vos effets de style pour vous en tenir aux faits.

– Justement, j'y arrivais. Avez-vous déjà entendu parler de sir John Dalton ? Non ? C'est fâcheux, sinon vous auriez aisément trouvé votre chemin dans ce brouillard.

– Pourquoi ? C'est votre suspect ? D'où sort-il. ? De votre chapeau ?

– Non. Il s'agit d'un savant britannique qui a dépeint une nouvelle affection de la vision. Elle consiste en une confusion des couleurs telles que le rouge et le vert, ou le marron et le rouge. Comme il en souffrait lui-même, on la dénomma daltonisme.

– Moi, c'est le rapport avec notre cas que j'ai du mal à percevoir...

– C'est simple. Ceux qui en sont atteints ne distinguent plus ces teintes mais une seule qui s'y substitue. En l'occurrence... le gris.

– Et alors ? Ceci est bien désolant, mais qu'y pouvons-nous si monsieur voit tout en gris ?

– Non pas tout. Uniquement les tons brunâtre et rougeâtre. Comme ceux d'une morille et d'une gyromitre. D'où sa malheureuse méprise.

– Pfft... Il est aisé de parader et de lancer des allégations sans aucun fondement. D'autant plus que votre soi-disant dénouement ne résistera guère aux objections suivantes. D'abord, que je sache, vous n'êtes pas médecin... Comment pouvez-vous donc soutenir cette thèse ?

– Vous avez raison. Seulement, une mésaventure survenue à l'un des aïeux du prévenu a éveillé mon esprit de synthèse. Lors d'une offensive qu'il mena durant la Guerre de Trente Ans, il aurait confondu les uniformes écarlates de ses alliés avec les tabac de ses ennemis...

– Où avez-vous trouvé cette information ?? s'ébahit le comte. Ma famille a pourtant tout fait pour qu'elle demeure cachée...

– Hé ! Que voulez-vous ? Mon métier est de dénicher les petites histoires de l'Histoire. Le lecteur en est friand.

– Votre hypothèse ne tient pas debout ! poursuit le commissaire. Si ses ancêtres étaient aussi malades, de nombreux décès suite à l'ingestion de cette recette auraient déjà été consignés.

– Vous oubliez un élément. Monsieur est le premier de sa lignée à avoir abandonné le fief ancestral. Et si celui-ci comporte effectivement un secteur à morilles, aucun empoisonnement n'aurait pu arriver. Il suffit d'aller vérifier sur place.

– Par quel subterfuge aurait-il alors survécu à son plat mortel ? Excepté évidemment s'il en connaissait le danger et s'était abstenu d'y goûter.

– Tel un véritable limier, dès qu'il a flairé une piste il n'en démord guère ! plaisante à la cantonade Alexandre. Mais tant mieux ! Au moins, vous explorez chaque zone d'ombre de cette intrigue. Et si nous les éclairons toutes, le prévenu n'en sera que plus aisément disculpé. Quant à votre attaque, je la contrerais de deux parades. En premier lieu, nous avons tous vu que, tantôt, monsieur le comte allait sans hésitation manger son assiette. Ensuite, les annales médicales abondent d'anecdotes relatant la résistance naturelle d'individus à des poisons divers. Renseignez-vous auprès de votre expert, le professeur Dumas, il confirmera sûrement. Une autre question commissaire ? »

Perplexe, celui-ci semblait manifestement chercher quelque chose à ajouter. Mais rien ne lui vint. Non sans un certain aplomb, il saisit ses bécicles et les essuya avec soin, conscient que tous les regards étaient braqués sur lui. Finalement, il annonça qu'il réservait ses conclusions pour le jury d'instruction.

D'ici là, il n'allait pas manquer d'effectuer les investigations nécessaires. Et alors qu'il s'éclipsait, il déclara dans un souffle que le suspect était libre. « Pour l'instant ! » précisa-t-il en se retournant.

Le Comte de Monte Cucculi mit quelques minutes à se rendre compte de la réalité de la situation. Gérard et ses avocats durent s'y reprendre plusieurs fois pour parvenir à le convaincre. Quand il comprit enfin, de joie, il en perdit sa contenance atavique. Et sauta dans les bras d'Alexandre qui n'en demandait pas tant.

« — Ah monsieur, vous êtes mon sauveur ! Si je puis faire quoi que ce soit pour vous remercier, n'hésitez surtout pas ! Je saurais me montrer généreux.

— Allons, allons, monsieur... Je n'ai guère agi par intérêt. Toutefois... un rien peut-être. Un notable de votre importance doit posséder un entregent des plus influents... Parlez donc en ma faveur pour l'Académie, cela suffira.

— Sous peu, monsieur, je vous promets que vous siégerez sous la Coupole, jura solennellement le comte avant de partir, radieux.

— Vous la saviez déjà !

— Quoi donc Gérard ?

— Lorsque vous la lui avez demandée dans la geôle, vous connaissiez déjà son identité, n'est-il pas ?

— C'est exact, admit-il, l'air mystérieux.

— Mais... comment ??

— L'observation, Gérard ! Un détective n'est rien sans ce sens inné. Mon attention a été attirée par la chevalière qu'il porte à l'auriculaire gauche, et qui représente les armoiries de sa dynastie.

— Ne me dites pas que vous avez appris à reconnaître les blasons de chaque noblesse européenne ??

— Non bien entendu. L'explication est beaucoup plus élémentaire. En ce moment je travaille sur un roman inspiré des Mémoires d'un capitaine de la compagnie des Mousquetaires. Or il se trouve que ce valeureux Gascon prit part à la Guerre de

Trente Ans. Et dans les récits portant sur cette époque, ma curiosité fut titillée par la méprise survenue à l'ancêtre de notre comte. Voilà tout ! »



À ce point de la trame, un vulgaire auteur viendrait apposer le mot fin. Mais la différence entre cette engeance et la caste des romanciers que j'estime représenter honorablement, c'est que nous, nous vivons ce que nous écrivons. Eux n'écrivent que ce qu'ils vivent. Alors, en me relisant, je fus happé par l'histoire et je ne saurais la terminer sans y apporter deux précisions. Sinon, ce récit aurait un arrière-goût d'inachevé. Et je n'ai jamais aimé ce qui traîne trop en bouche...

Le Comte de Monte Cucculi tint parole. Jusqu'à la fin de sa vie, il se démena tel un beau diable pour que les Immortels m'accueillissent dans leur coterie. Cependant, jamais les... sages académiciens ne répondirent favorablement. Peu importe ! Par la puissance de ma plume, j'acquis moi-même mon immortalité. Et je suis persuadé que, longtemps, les générations futures se souviendront de ma signature, alors que les leurs sombreront rapidement dans les abîmes de l'oubli.

En outre, sans le savoir, ce brave comte me dédommagea au centuple. Telle quelle, son aventure n'était qu'anecdotique. Néanmoins, au fond de cette huître sommeillait une perle qui n'attendait que son pêcheur. Dans cette pierre brute, le lapidaire de génie que je suis, tailla ce que beaucoup considèrent comme le diamant de la littérature romanesque. Son titre provient d'une promesse faite au Prince Napoléon, en mémoire d'un pèlerinage que nous effectuâmes ensemble à l'île d'Elbe. À cette occasion, nous avions contourné un îlot, objet de mon serment. Son nom... Monte Cristo.

Jérémie Bélot Publié à plusieurs reprises (**Éditions Arthémuse** et **Hérode**, recueils de nouvelles), lauréat de différents concours (**Prix du Village du Livre** de Cuisery, **Prix Robert Veil**, **Prix Chevalier d'Éon de la Nouvelle...**), primés à d'autres (**Prix Gérard de Nerval**, **Vedrarias**, **Plume d'Océan...**), Jérémie avoue humblement que sa seule motivation est la satisfaction de son lectorat.

Jérémie a partagé son secret avec vous dans M&M n°14



• ON A LA GASTRONOMIE QU'ON MÉRITE de Brice Favre

Fruits de nombreuses années de recherche en biogénétique, les produits OGM Vert™ vous permettent de retrouver, au quotidien, les saveurs oubliées d'autrefois.

Polenta OGM Vert™ par G. M. Leclerc

La polenta, plat qui ravissait les papilles de nos grands-parents, est, à ce jour, injustement oublié. Souvent plat principal, elle était parfois servi accompagné de viandes en sauce ou civets de lièvre. OGM Vert™ vous invite à la redécouvrir grâce à sa semoule de maïs à base de grains 100% génétiquement modifiés, et à goûter à ce magnifique gratin de polenta au jambon et au fromage.

Pour 4 personnes

- 250g de semoule de maïs OGM Vert™
- Deux tranches de jambon de saumon Rhéa™, le bon goût des choses simples™.
- Une boule de fromage de Norvège™, l'autre autre pays du fromage™, découpé en rondelle de façon à pouvoir être utilisé comme freesbee.
- Sel et poivre

Tout d'abord, veillez à bien préparer votre plan de travail. Dégagez votre cuisine et libérez les accès aux sorties de secours. Normalement, vous ne devriez pas en avoir besoin, mais OGM Vert™ tient à ses fidèles clients. De plus, OGM Vert™ ne saurait en aucun cas être tenu responsable des différents incidents qui pourraient survenir en cas de non-respect de cette mention préalable.

Remplissez une casserole avec 50 cl d'eau claire. Posez à côté de celle-ci une planche sur laquelle vous disposerez les deux tranches de jambon.

Au moyen de maniques en silicone, versez la polenta en pluie dans la casserole.

Reculez d'environ trois mètres.

A l'aide d'une spatule télescopique nickelée, remuez pendant quelques secondes.

Pas besoin de mettre votre casserole sur le feu. Au moyen de son système d'autocombustion breveté, votre Polenta OGM Vert™ cuira d'elle-même.

Au bout d'une minute, vous commencerez à entendre le bruit caractéristique de la polenta et à sentir la

douce odeur du maïs OGM Vert™.

Ne vous endormez pas, c'est à ce moment là que tout commence. La polenta déborde de la casserole et se dirige vers la planche pour absorber les tranches de jambon.

Lancez vers la polenta les disques de fromage. Dopé par le jambon, elle devrait les happer au passage. Si tel n'est pas le cas, veuillez passer rapidement à l'étape suivante.

La polenta prend souvent quelques secondes pour absorber le fromage. Munissez-vous de votre pistolet-laser. Avant qu'elle ne puisse bouger pour vous attaquer, tirez-lui dessus, ce qui aura le

double avantage de la figer sur place et de griller le fromage. Attendez quelques minutes qu'elle refroidisse avant de la mettre sur un plat. Décorez celui-ci de quelques feuilles de salade.

En accompagnement, nous vous conseillons un vin violet de Sibérie à base de raisins OGM Vert™

Bon appétit !

Technique du Chef : Observez bien votre polenta. Avec l'habitude vous parviendrez à la figer dans des positions effrayantes ou amusantes qui ne manqueront pas de faire l'admiration de vos invités.



Brice Favre la trentaine, est informaticien. Il jette l'Encre avec ses comparses bookcrosseurs et donne de ses nouvelles régulièrement. Vous n'en saurez pas plus...

Brice vous a OGMisé dans M&M n°15

Le lancé de polenta est dû à Tim Rey.

• MON GRILLE-PAIN ET MOI *de Ketty Steward*

Il me semble que ma vie est placée sous le signe du grille-pain. N'est-ce que mon regard qui filtre les événements ordinaires à travers cette étrange grille de lecture ? Cette interprétation ne me satisfait guère, car même dans ce cas, je voudrais qu'on m'explique comment un appareil ménager, au demeurant fort sympathique a pu, comme ça, se positionner au centre de mes perceptions.

Le grille-pain est arrivé dans ma vie d'une bien étrange façon.

Dans ma famille, on était surtout "baguette". Plus français que des caricatures, nous fendions le pain dans le sens de la longueur, avant de l'enduire de beurre et de confiture. Le dimanche matin, nous prenions le petit déjeuner tous ensemble. Nous trempions nos baguettes dans un bol de café chaud, bien sucré, tandis que mon père levant les yeux au ciel, son ventre immense appuyé sur le bord de la table s'écriait :

"Bon Dieu ! Y a rien de mieux !"

Parfois même, il entamait une longue diatribe contre ces gens qui ne prennent pas le temps de manger le matin, "tout se perd !", ou contre les anglais. "Les Rosbifs et leur berk-fast, disait-il, déjà qu'ils roulent du mauvais côté !"

C'est ainsi que les principes anti-toast me furent inculqués de bonne heure. Mon jeune frère et ma sœur y sont

encore fidèles et j'imagine que j'aurais pu continuer de même.

Seulement, alors que tous deux s'empressèrent, bac en main, d'aller se vendre sur le marché du travail, je décidai de poursuivre des études, comme d'autres poursuivent un rêve.

Catherine était devenue coiffeuse et Bernard s'était fait garagiste, tandis que je continuais à fréquenter l'école. Faculté de lettres, pour avoir le temps de choisir.

Le rapport avec le grille-pain ? J'y arrive.

Avez-vous remarqué que tout ceux qui parlent de leurs années d'études affirment n'avoir que très rarement usé leurs blue-jeans sur les bancs des amphithéâtres ? Comme par hasard, ce sont ceux qui ont réussi. Les autres ne parlent plus de cette époque de leur vie. Mais les quelques fois où je me risquai à assister à un cours, la salle était pourtant bondée... peut-être par ceux qui rateraient leurs études...

Si on peut échapper aux exposés des profs on ne coupe pas à l'épreuve finale. Examens, et mémoire. C'est ainsi que je me rendis compte qu'il me faudrait un ordinateur, pour taper des pages et des pages de ce que j'avais pu apprendre dans des livres lus à la hâte. Je m'achetai un macintosh d'occasion. C'est le plus simple pour les gens qui comme moi n'ont jamais connu d'appareil plus compliqué que le radio-réveil. Tout ce dont j'avais besoin était installé, m'avait précisé le vendeur. Intuitivement, je trouvai comment allumer l'engin, comment, touche après touche y introduire un texte, puis, bien plus tard, comment enregistrer mon travail. Peu à peu, je gagnai en aisance, face au drôle

de cube à affichage en noir et blanc. Je lui appris à annoncer "Hello Cédric !" au lieu du "Hello John !" préprogrammé au démarrage et je m'aventurai dans des zones de sa mémoire que je ne connaissais pas. J'y découvris des jeux et je passai des nuits entière à faire se déplacer dans un labyrinthe de plus en plus complexe, un personnage mangeur de coffres, gélatineux, jaune aux grands yeux rêveurs. D'autres fois, je cogitais fébrilement, en tentant de replacer dans un puzzle des cases lumineuses et des boules colorées... Tout cela ne m'aidait en rien pour mon mémoire, mais c'est comme ça que j'osai petit à petit explorer l'ordinateur qu'on m'avait vendu pour trois fois rien, jusqu'à tomber un jour sur les écrans de veille. Il y en avait toute une suite préinstallée sur l'ordinateur et l'un d'eux devint très vite mon favori : "*Flying-toasters*", les grille-pains volants ! Après un moment d'inactivité de la machine, je pouvais voir apparaître des grille-pains ailés, de toutes les tailles, ainsi que des toasts. Lorsque je compris qu'on pouvait aussi régler le doré des tranches, je tombai en admiration devant le sens du détail des concepteurs géniaux de ce logiciel. Leurs grille-pains m'accompagnèrent pendant de longues années et, lorsque pour des raisons purement pratiques, je dis adieu à la petite pomme pour acquérir un P.C. hautement compatible, je n'oubliai jamais le plus touchant de mes écrans de veille.

Il me semble bien que c'est à cette époque bénie que je me désintéressai un peu des grille-pains. Provisoirement, bien sûr.

Je vivais seul, dans mon deux-pièces-cuisine d'étudiant et j'avais gardé la tradition familiale du petit déjeuner, mais aller jusque chez le boulanger chaque

matin pour acheter une demi-baguette me lassa vite. Et par temps de froid, je me contentais souvent de corn-flakes et de lait. Mais un jour, je franchis le pas et je m'achetai un grille-pain. Un beau grille-pain chromé, à l'américaine. Je l'ai encore. Il fonctionne parfaitement et ne fait pas que les toasts. Car mon grille-pain est un baromètre amoureux.

Oui, parfaitement !

Attention, je ne suis pas un de ces gens influençables et crédules qui confondent superstition et savoir véritable. Je serais même plutôt rationnel et athée. Il n'empêche que j'ai pu remarquer des régularités assez étonnantes dans les événements. J'ai longtemps refusé d'y croire, mais il est des évidences face auxquelles, la logique même s'incline.

Étant plutôt bien fait de ma personne, et assez attiré par la gent féminine, j'ai eu des aventures par vingtaines. Certaines m'ont donné satisfaction, bien qu'étant faites dès le départ pour ne durer qu'un temps. D'autres en revanche ne m'ont apporté que quelques instants de plaisir et beaucoup de soucis.

Me croirez-vous si je vous dis que les seules femmes dont je garde un bon souvenir sont celles qui ont eu envers mon grille-pain, une attitude à la fois respectueuse et réservée ?

Certaines disaient : " que fait ce truc au milieu du salon ? ". En effet, je l'avoue, j'avais réservé une place de choix à mon appareil bien-aimé. Non, comme je répondais aux curieux en raison du manque de prises électriques de ma petite cuisine, mais pour l'avoir toujours sous les yeux. Ces femmes-là étaient

toutes du genre à vouloir régenter ma vie. Elles savaient ce que devait faire, dire, lire, manger et penser un homme de mon âge, pour mon bien, évidemment. Elles pensaient déjà me connaître avant même de m'avoir parlé. J'entrais dans une case toute faite de leur système de valeurs et mon grille-pain n'y était pas admis.

D'autres se contentaient de rire de ce qu'elles appelaient "une bizarrerie". Celles-là ne tardaient pas à adopter envers moi une attitude de mépris. Une condescendance du type que l'on réserve à ceux que la nature n'a pas dotés d'assez d'intelligence, à ces pauvres ratés, que peut-être, on pourrait sauver.

D'autres encore, pleine d'enthousiasme faisaient mine de nous comprendre, mon grille-pain et moi, mais, vraisemblablement jalouses, elles ne cherchaient qu'à se mettre au centre de ma vie, dont elles finissaient par tenter de détrôner mon appareil. Elles voulaient toute mon affection, faisaient fuir les amis et parents qui ne les adoraient pas, s'installaient insidieusement chez moi. Manipulatrices nées, elles en venaient à dénoncer, dans une apparente innocence, les divers défauts qu'aurait eu mon cher toaster. Celui-là même sur lequel elles s'étaient extasiées à grands cris. Celles-là étaient les pires !

Ma femme était de cette espèce-là. J'aurais dû le savoir. Le premier jour où Mélanie est entrée dans mon salon, je l'ai bien observée. Il m'a semblé surprendre un regard mauvais en direction de mon grille-pain. Mais quand on est amoureux, quand on a envie de se dire que "cette fois c'est la bonne", on efface aussitôt ce qu'on a pu percevoir de dangereux chez l'autre. Je mis sur le compte de ma

méfiance malade ce qui, me disais-je, n'était sûrement qu'une illusion. Par la suite, elle m'a félicitée d'avoir choisi un appareil de caractère, elle a affirmé qu'il était de la meilleure qualité, m'a confirmé que vraiment, sa place n'était pas à la cuisine. Lorsque nous nous sommes installés ensemble dans un plus grand appartement, elle ne s'est même pas opposée à mon désir de remettre le grille-pain au salon. Mais elle mangeait des biscottes. J'aurais dû comprendre. Elle me parlait de calories, mais tout le monde sait depuis longtemps qu'il y a au moins autant de calories dans les biscottes que dans le pain ! Tant que j'étais inconscient de nos divergences essentielles, tout alla pour le mieux. J'étais devenu professeur de philosophie. Mélanie, elle, travaillait dans les produits bancaires. Le jour où elle obtint le poste de directrice d'agence, elle n'eut plus le temps de prendre le petit-déjeuner à la maison. "Je prendrai un café au boulot !"

Cette fois, je compris que je m'étais lourdement trompé sur son compte. Je devins plus attentif et je notai quelques changements graves dans son rapport à mon grille-pain. Elle bougonnait quand je lui laissais l'honneur de vider le ramasse-miettes. Quand elle devait dépoussiérer la table basse où trônait l'appareil de mon cœur, elle me faisait cent reproches, prétextant que je ne faisais rien à la maison, alors que je savais qu'elle avait énormément de travail. Tous les prétextes étaient bons pour s'en prendre à ma seule passion.

Lorsque j'invitais des amis à dîner, et qu'en fin de repas, je racontais l'histoire du grille-pain, ou lorsque j'expliquais les différences fondamentales entre les modèles des années soixante-dix et ceux

qui se vendent aujourd'hui, elle ne faisait rien pour cacher sa lassitude. Dans de telles conditions, il va sans dire que nos rapports se firent de plus en plus tendus. Mais je voulais encore y croire. J'étais prêt à discuter, à pardonner et je l'aurais fait si elle m'en avait donné l'occasion.

Mais Mélanie est partie, de la pire façon. Je suis rentré du Lycée et il y avait ce mot ignoble :

“Allez au Diable, toi et ton grille-pain ! J'en ai par dessus la tête.”

Et effectivement, ça devait déborder, puisqu'elle m'a tout pris. Le téléviseur, le lecteur de DVD, la chaîne hi-fi, la table, les chaises, le salon, la vaisselle, le frigo... Tout. Elle n'a rien laissé. Rien que mes livres, mes vêtements, la moquette, et mon grille-pain.

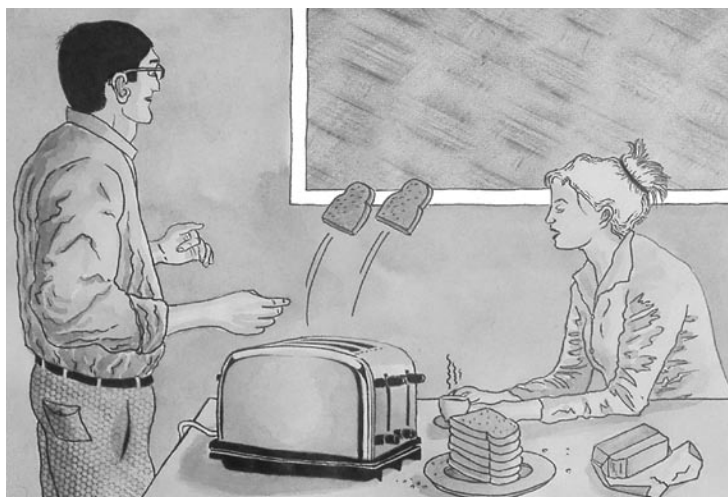
Et moi qui voulais lui annoncer que j'avais obtenu ma mutation au soleil ! La Réunion, ses plages, ses cocotiers...

Mais je ne me plains pas.

Nous partirons tous les deux, le cœur et les bagages légers.

Au programme ?

Se payer une bonne tranche de rire, se faire dorer et s'envoyer en l'air !



Ketty Steward Depuis 2005, Ketty Steward écrit des critiques de livres de science-fiction et apparentés, d'abord sur la **Yozone** (www.yozone.fr), puis sur **ActuSF** (www.actusf.com). Pour le reste de sa biblio très impressionnante, on vous invite à prendre la vague pour son site perso : <http://www.ktsteward.tk>. Qui plus est, vous retrouverez dès le prochain numéro de **MéMo**.

La tartine amoureusement dorée de Ketty était dans M&M n°16

Le grille-pain farceur est de Tim Rey.

• LA MOUTARDE ME MONTE AU NEZ de Geneviève Demagny

Une lumière grise envahit doucement la chambre. Une porte claque. Des clés tournent dans la serrure. Le calme s'approprie l'appartement à peine troublé par les ronronnements conjugués du frigo et de la V.M.C.

Dans la chambre, sur la table de nuit, la petite lumière verte du réveil se reflète dans un verre à moitié rempli d'eau...

- C'est toujours pareil ! Moi je suis l'oublié ! Celui qu'on pose et qu'on laisse ! Celui qui n'est là que pour contenir "l'eau de la nuit" ! Après on m'oublie et je passe des journées entières sans voir personne.

Personne pour me prendre dans ses mains, personne à qui parler. Trois jours que je suis là ! Trois jours et trois nuits ! Juste un petit rinçage le soir sous le robinet du lavabo, un remplissage et c'est reparti pour 24 heures de solitude et de veille inutile !

Oh, bien sûr, je suis un utilitaire, moi, un sans grade ! Fidèle, solide ! Pas un fragile comme ces crâneurs de verres à pied ou cette jolie petite coupe si bien galbée au premier rang de la vitrine du salon !

Je viens de la moutarde moi ! Et je peux même pas discuter avec mes copains des anchois, des câpres ou des cornichons qui se retrouvent entre eux dans le placard de la cuisine pendant que je suis à la chambre, en quarantaine !

Ils savent passer le temps ! Ils s'entrechoquent amicalement quand une assiette dérape. Ils se haussent du col avec les verres à bière. Ils accueillent les

nouveaux venus. Bon, évidemment ils vivent dangereusement. On ne fait jamais très attention au petit peuple. Alors il y a des accidents graves, souvent mortels, des ruptures irréparables.

Mais quand même, ils sortent, ils voient du monde ! Alors que moi, terne, oublié à conserver mon eau croupie jusqu'au soir suivant, je m'entarte !

On n'a pas le droit de traiter un verre comme ça ! Même à moutarde !

Dire que là d'où je viens nous étions des milliers comme moi ! On nous chouchoutait, on nous champouinait, on nous passait au séchoir, on nous lustrait puis on montait sur des tapis roulants, des manèges à tourniquets qui nous faisaient passer sous des vessies en forme de lanternes afin qu'elles nous remplissent de moutarde. Ensuite cache col doré-collé, chapeau noir, plastron noir et or, nous étions habillés pour sortir. Un peu guindés mais quelle allure !

Ensuite, les uns contre les autres, bien au chaud, calés par douze ou 24 dans de solides cartons nous voyagions de conserve avec 150 autres cartons identiques. Et puis, la célébrité, la gloire, en pleine lumière en tête de gondole parmi les huiles au super marché.

Un jour, une jolie main manucurée nous prend, nous enlève, nous promène dans son panier, nous emmène dans sa maison, nous délivre du cache col d'aluminium et c'est l'apogée. On est convié à tous les repas : l'hiver avec la choucroute, l'été avec les sandwiches, les salades ou les radis.

Lorsqu'il n'y a plus de moutarde on a droit à une thalasso spéciale avec jacuzzi et séchoir avec les autres de la tablée puis on part au placard. On y est bien, on fait connaissance. Il y a les peints, les gravés, comme les dessinés, les coloriés. Tous un nom ou un sujet : AMORA, ASTERIX, NINJA. Tous petits, râblés, épais sympa. Ils font un métier très dangereux car, destinés aux enfants en priorité. Alors, évidemment il y a de la perte... Moi j'ai perdu mon plastron doré sur fond noir au premier jacuzzi. Depuis je suis sans papier, destiné à l'oubli, aux corvées, à rester planté là des jours et des nuits entiers sans voir personne !

Si ça continue je vais faire appel au M.L.D.V.M. (Mouvement de Libération et de Défense des Verres à Moutarde) à Dijon.



Le soleil a tourné. La petite lumière verte qui se reflétait dans le verre à presque disparu. Une clé tourne dans la serrure, la porte s'ouvre et un brouhaha de voix, de pas, et de rires envahi l'appartement et se prolonge fort tard dans la nuit.

L'appartement est sombre. Les invités sont partis, les hôtes dorment enfin, le silence est à peine troublé par les ronronnements conjugués du frigo, de la VMC et du lave-vaisselle.

Sur la paillasse de l'évier sont alignés des verres sales. La petite lumière verte du lave-vaisselle se reflète sur la paroi d'un verre...



– Ah mes amis quelle joie ! Quelle fête ! C'est le plus beau jour de ma vie ! On

était tous sur la table pour un repas entre copains.

– “ Pas de chichi ont dit les hommes ! ”

– “ Pas de Vaisselle fragile à laver à la main ! ” Ont dit les femmes. Alors, ils étaient tous là ! Sauf AMORA et ASTERIX, au placard ou morts au champ d'honneur sur le carreau de la cuisine. On est peu de chose nous les verres à moutarde ! Mais quelle soirée ! On a contenu du Chablis, du Morgon, du Pomerol qui laissait de douces traînées translucides sur nos parois de verre blanc ! D'habitude ces boissons là c'est pour les cristaux, les verres à pieds, les crâneurs de la vitrine ! Ils faisaient la gueule, ceux-là, hier soir !



Bon, on n'a pas eu droit au champagne, faut savoir rester à sa place ! Mais justement, la jolie petite flûte si bien galbée que j'avais repérée, elle a été choisie pour l'apéro et elle a fini le repas à côté de moi sur la table ! On a passé la soirée ensemble ! Ra-vis-sante ! De 8 heures du soir à 3 heures du matin : le bonheur total.

Elle est encore là, à côté de moi sur la paillasse, on se frôle presque à cause des vibrations du lave-vaisselle. Je la sens frémir ! C'est divin ! Comme les volets n'ont pas été fermés, la lune se reflète dans son cristal et la fait scintiller. Merveilleuse, elle est merveilleuse, même pas ternie par du rouge à lèvres ! Je suis heureux !

Une lumière grise envahit doucement la chambre. Un pas incertain traîne ses mules sur le parquet ciré jusqu'à la cuisine. Une main attrape un verre au hasard, le rince rapidement sous l'eau

froide et le rempli d'Evian. Quelques instants plus tard, la même main saisi un comprimé et le jette dans le verre d'eau. Le pas incertain repart en faisant traîner ses mules sur le parquet ciré.



La petite lumière verte du Lave-vaisselle qu'on n'a pas éteint brille par transparence dans le fond du verre d'eau....

– Hi hi hi ça chatouille.... Qu'est-ce qui m'arrive ? Je m'étais presque endormi contre le doux galbe de ma jolie flûte quand, tout à coup, on m'a pris, fait virevolter plusieurs fois sous l'eau froide, Brrr c'est désagréable, rempli d'Evian et puis :

Pschisssss.....d'un coup ! Un drôle de truc, plat, rond et blanc m'est tombé dedans, Plouf ! Et depuis ça fait un chambard de tous les diables.

Il tourne comme un derviche en faisant de la mousse et des bulles. Ho ho ça picote, ça chatouille ! On dirait un bouillonnement de source volcanique. J'ai vu un reportage un jour à la télé pendant que je servais de verre à whisky. C'est pareil : une espèce de Geyser glougloutant qui fait du bruit, de la mousse et des bulles !

Il tourne de plus en plus vite le disque blanc, en faisant un bruit pas possible. Un peu comme le champagne quand on le verse mais en moins chic !

Il n'en finit pas de tourner ce truc mais il devient de plus en plus petit. Il va bientôt disparaître... Ça y est, il n'est plus là ! A la place des petits grumeaux de mousse et de grosses bulles qui éclatent en arrivant à la surface... Tlip...Tlip... Ça a une drôle d'odeur, un peu acide. Heureusement que je suis en verre blanc, bien résistant ! Il y a de quoi réveiller un mort là-dedans !

Un pas encore plus incertain fait lamentablement traîner ses mules sur le parquet ciré. Une main prend le verre où l'aspirine s'est entièrement dissoute et boit le contenu d'un trait. Le bras se tend pour que la main puisse reposer le verre sur la paillasse.....

PAF....

– MERDE ! Bof, du verre blanc, ça porte bonheur ! Va falloir racheter de la moutarde !

Geneviève Demagny a une nouvelle à paraître éventuellement dans le **"Nous Deux"** de mai prochain. *"Les amis de Savinien"* (des personnages de romans célèbres qui sortent de leur livres -Monté-Cristo, Arsène Lupin, Mme Bovary, Reth Butler, Scarlett O'Hara, etc...et se rencontrent dans une bibliothèque) Des Nains de Jardin qui prennent la fille de l'air, une mise en abîme un monde qui se retrouve dans un boule de cristal, etc...

Dans l'intervalle elle a inscrit 60 "balais" à son compteur (dixit), elle s'occupe de ses 3 p'tits enfants, garçon et filles confondus et brigue le poste d'adjoint au maire d'une commune de 20 000 habitants ! Elle travaille également sur un roman autobiographique sur sa période d'enfance, en particulier l'année passée en 1956 dans un sanatorium...

Le petit verre à moutarde de Geneviève était dans M&M n°17

Vous écrivez ? Auteurs de nouvelles, articles, brèves, critiques (gastronomiques, astronomiques, littéraires) : n'hésitez pas à nous proposer vos oeuvres. Tous les genres sont les bienvenue (science-fiction, fantasy, polar, humour, etc...). Envoyez vos textes en RTF avec décompte des signes (pas de limite). Si vous voulez nous les soumettre par courrier, n'oubliez pas de joindre une enveloppe timbrée avec vos coordonnées pour la réponse.

Vous dessinez ? Si vous taquinez le pinceau comme la palette graphique, soyez sympa de nous en faire profiter ! La Rédaction est en constante recherche de talents d'imageurs en tous genre, tout format et toute technique. Nous vous offrons même un espace de présentation sur le site !

Vous voulez nous contacter ? Rien de plus simple; sur le site internet www.marmite-et-micro-onde.org, ou par mail à redaction@marmite-et-micro-onde.org et par courrier à *Vincent CORLAIX, 24 rue Manuel, 13100 Aix-en-Provence.*

